

*quatorze
poètes
du
Québec
maintenant*

action poétique

*Jean Tortel
Joseph Guglielmi
Alain Praud
Antoine Raybaud
Anne Portugal
Dominique Buisset
Jacques Jouet*

.....

93

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

A PARAÎTRE

N° 94 (Déc. 1983) : Les troubadours Gallego-Portugais.

Puis : Poésies en U.R.S.S., Reverdy, Dolce Stil Novo, Minnesanger, Victor Hugo, Symbolisme.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Jacques Roubaud, Bernard Vargaffig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, Z.I. Petite Montagne Sud, CE 1819, 91018 EVRY-Cédex - Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 140 F. — Etranger : 200 F.
France : 8 numéros : 250 F. — Etranger : 380 F.
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique,

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy
I.S.B.N. : 2.85463.028.4

Dépôt légal : 3^e trimestre 1983
N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SOMMAIRE

Poètes du Québec maintenant

— Québec... : Renaud Longchamps	2
— Poèmes et textes de : Claude Beausoleil, Normand de Bellefeuille, François Charron, Hughes Corriveau, Roger Des Roches, Lucien Francœur, Michel Gay, Philippe Haeck, Pierre Laberge, Renaud Longchamps, André Roy, Denis Vanier, Yolande Villemaire, Josée Yvon.	
-- Notes bio-bibliographiques	58

— Feuilles tombées d'un discours : Jean Tortel	64
— Lune de l'Été : Joseph Guglielmi	71
— Chemin des dames : Alain Praud	74
— Mur : Géologie 1, 2, 3, Antoine Raybaud ..	80
— Deux singuliers valent un pluriel... : Anne Portugal, Dominique Buiset, Jacques Jouet	83
— Ecart : Guy Chaty ..	92
— Travaux : Marc Grinsztajn	94
— Poèmes : Franck Viellart	95

Notes Informations Editions Revues

— Quant au hasard : Maurice Regnaut	97
— Revues, Notes : Jean-Pierre Balpe	101
— Un siècle en deux décades : Joseph Guglielmi	103

— Sonnets : Salomon Certon, Adrian de Gaddou	104
--	-----

La photo de couverture est de Maryse Bezagu.

QUÉBEC, OU CHACUN VARIE SELON SA GALAXIE

1. OUVERTURE EN QUEUE-DE-PIE

Le Québec des années soixante-dix a vu naître un nombre impressionnant de jeunes poètes qui, dans la foulée de l'œuvre d'une poignée de précurseurs (1), ne relevaient plus de l'étouffante vacation revendicatrice. Assumer, défendre ou illustrer, en effet, ne suffisait plus à rendre le réel dans ses états secondaires. Des forces souterraines, branchées au câble planétaire, travaillaient une génération dont la sensibilité, exacerbée par l'inadéquation des mots et des faits, refusait le réel moteur et appelait le neuf exutoire.

Bien sûr, la génération spontanée restera à jamais une vue de l'empirisme; et rien ne saurait exister sans juste nécessité, n'en déplaise aux lyssenkistes, s'il en reste. Dans les profondeurs de l'imaginaire québécois, les horribles travailleurs des années soixante, encore adolescents et munis d'une seule lampe de mineur, veillaient sur l'état compulsif de la matière. A la surface revenus et désormais muets, dans leur objet y ont-ils vu, avant de le rendre dans sa grosseur, l'effritement. La décade mil neuf cent soixante-dix en poésie québécoise fut une conséquence directe de la perte de contrôle de la masse critique par absorption subite d'informations rapides. Une réaction en chaîne s'enclencha, aussitôt suivie d'une ère radiative où l'on traîna, à l'image de nos meubles, la posture et le panache de nos légèretés conquises, pour ne pas dire l'état morbide et révolté de nos hormones.

Pour les bonnes œuvres il fallait donner, faméliques pratiquants, la mesure de nos insuffisances. Frapper dans le tas, à la hussarde, pour que tombât la vieille grille des autorités. Toujours debout, d'ailleurs. Avec notre naïveté.

Ici, le béotien saisirait à coup sûr l'occasion de s'asseoir sur la vacance du sens et ainsi anonnerait-il, dans l'air et les modes, quelques truismes : poésie marginale, formaliste, féministe, prolétarienne, anarchiste, intimiste, rock, urbaine, syncrétique, etc. Mais à la bourse des valeurs courantes, de tels mots dévalués de la suprême douleur se transigent toujours à la baisse, surtout si le courtier prend son rôle au sérieux et exige un acompte, au cas où... L'emballage ne fait jamais le poids. Bien entendu, à la surface

du poème y verrons-nous surnager des topiques d'apparat pour quelque noce d'albatros. Ça brille, ça se meut, ça émeut et, pourtant, ça ne suffit pas.

2. LA VOIE CALQUÉE

Cette ouverture quelque peu ronflante pour vous avouer — ô tronie ! — notre profonde ignorance en la matière. La poésie n'est pas ce qu'elle est, malgré nos tentatives démagogiques pour la réduire à l'accessoire, afin de mieux la caporaliser. Elle est peut-être — osons ! — discours privilégié tenu par la matière vivante sur elle-même, rituel compensatoire de la présence au réel, narcissisme biologique auto-régulateur et quoi encore. Mais là aussi, nous ne trompons que notre suffisance. Alors, comment savoir ?

Quand même, nous pensons qu'elle contient, tout comme la lumière, une double nature : ondulatoire et corpusculaire ; énergétique et matérielle. Nous supposons aussi qu'en mécanique poétique, un sens en mouvement dans un poème se révèle, à la lecture, indéterminable ; et qu'au repos, s'empresse-t-il de s'entourer de brouillard. Cruel paradoxe : la poésie n'est point localisable et pourtant nous savons qu'elle existe, là, sur la feuille blanche. Fuyante, elle n'a que faire de nos émotions, de nos cris, de nos « vérités ». Elle ne vit que par et pour la seule liberté asymptotique.

3. MODERNITÉ ET QUINCAILLERIE

Ce survol, pour enlevé, ne doit pas laisser échapper le détail pour l'accessoire. Les textes que vous lirez dans ce numéro représentent presque tous les courants de la modernité qui traversèrent (et traversent toujours) la poésie québécoise. Leurs auteurs ont publié chez la plupart des éditeurs de fiction québécoise. Ils se sont surtout illustrés à l'intérieur de trois revues littéraires : Hobo-Québec, Les Herbes Rouges et La (Nouvelle) Barre du Jour. Enfin, chaque poète a procédé au choix de ses poèmes en tenant compte du seul facteur rétrospectif (2).

Encore là, nous péchons par souci d'éclectisme, et jusqu'à l'excès nous reprocherons-nous nos insuffisances. Pour arbitraire, le choix se doit. Chaque vague de la mer est unique, et pourtant elles naissent toutes de l'indifférence de l'eau... et y retournent. Il ne nous appartient pas de départager le vrai du faux, le toc de circonstance (causalité événementielle, mouvements ad hoc, etc.) de la constante rumeur (archétypes, masse d'inertie de notre biologie, mouvement brownien des émotions, etc.). Bref, ce petit florilège n'est pas un choix esthétique.

Il répond non pas à une urgence, encore moins à des affinités électives, mais à la libre expression des pluriels curieux, optiquement actifs. Nous avons essayé de maintenir un équilibre entre les courants, ne privilégiant aucun discours dominant passé (formalisme, marxisme) ou présent

(intimisme, syncrétisme) (3). Tout juste avons-nous dégagé deux influences générales, américaine et française, qui s'affrontèrent rudement à l'intérieur de ce forum qu'a été la revue *Hobo-Québec*.

4. LA NÉBULEUSE « BUREAUCRATIQUE »

Quoi qu'on en dise, la poésie québécoise contemporaine essaie d'investir tous les plans du réel. Elle n'est plus limitée par l'événementiel, au circonstanciel, bref, par une vision anthropocentriste des êtres et des choses. Au-delà de ces dérives réductionnistes, n'est-ce pas la mise en abîme du poète qui le pousse non pas à exprimer ses seules idées ou ses banales émotions, mais à montrer par l'absence à soi l'étendue de l'insuffisance de la nature humaine.

La variété québécoise, contrepoint du réel, illustre surtout une fuite devant la nécessité de l'identité. En cette fin de siècle démente, un « nowhere » s'infiltré et s'installe dans les discours de surface, emportant le vague et l'indéterminé jusqu'à la racine du devenir. C'est cette perspective morcelée, critique, glacée et — avouons-le — quelque peu mégalomane (4) que nous vous invitons à ausculter. Mais n'oubliez pas que nous voulons rendre en état de matière ce qui s'agite neuf en nos entrailles. Avec la seule liberté asymptotique.

NOTES

(1) Nous pensons ici à Michel Beaulieu, Nicole Brossard, Paul Chamberland et Gilbert Langevin pour ne nommer que ces derniers.

(2) Précisons que le choix des textes de Roger Des Roches et de Hugues Corriveau, à leur demande, fût effectué par Renaud Longchamps. Le choix des poètes fût la responsabilité conjointe de Renaud Longchamps et de Hugues Corriveau.

(3) Nous ressentons un certain malaise à catégoriser des mouvements de surface.

(4) C'est-à-dire vivant dans tous les plis de notre biologie.

LE JEU CHAOTIQUE DES MESSAGES

enfiévré

/ la ruse se dactylogra-
phie (au creusage de
l'effort — la décon-
traction des aléas —)

une couverture
(bafoué :
le signal)
tract anarchisant
(il saute l'heure du)



choisir un terme
le bruit métallique
— superposition (s) —
observer des bandes-images
phalliquement
 / d'autres intermédiaires
(les veinules, l'écriture, la peau,
la respiration
— surfaces formelles —
effets :
écrire la délectation des lieux manuscrits

modulation perçue/reçue
le son s'enfonce
/ dans son
signifiant

VIOL MODERNE



vis-à-vis diffusion
toute une série d'orgasmes
déformation (s)
fraîchement détendue
remontée

(sur son livre)

— la photo vieillie —

un sourire textuel

couloir :

le vocabulaire

(prendre l'espace)

le sens s'évade

case mutuelle

— la page formalise

un séjour —

désir limé

/ sur le papier

ses contacts :

déteindre

/ sur le lecteur



fermeture
(le jeu s'analyse)
— coulisse —
rupture sans déterminé
envisager le retournement
un sexe à la page
par opération (s)

(lire le début)

liaison cyclique des éclatements

(*Motilité*, 1975)



une écriture qui ne finirait jamais
livrée à elle-même et à moi
comme une savane de miroirs
tension dans les mots
illimités
est-ce en secret que la ville nous accueille
spécifiquement rare
ce souffle des choses incongrues
dans le voyage des nombres
il y a ce corps hanté
et ces soirées prévues
et ce hasard que je force à parler
comme toujours il y a l'effort des rites



lumière blanche comme à découvert
et rigueur et position et trace
par la fenêtre en plongée
l'ailleurs
le versant sombre en allusion
parler de ces histoires tuantes
quand le trop cru nous perd
quand on sent le fin des chances
mais dans le retrait des mots
on peut parfois trouver le saisissement



les villes comme des allocutions
des fragrances impromptues rivalisant
d'angoisse

et je marche ici dans les mots retenus
pour dire ce que les lèvres
inondent de recherche
parfois le sort des choses
nous piège et nous broie
mais l'énergie secrète
nous habite en tous sens
comme autant d'anecdotes
sur l'impasse
mais certains mots préconisent des ailes

(Dans la matière rêvant comme d'une émeute, 1982)

1

ces textes s'installent en un lieu lent. ils n'ont de l'écriture que l'encre jetée en une chine hésitante au sens, plurielle ici, une quelconque marque au-delà, puis d'harmonies hésitant bien aussi quant au sens. et ce lieu, musical, juste écouté au moment même de la trace hésitante, s'installe également en un lieu indécis mais différent de la page là du sens et de la question littéraire.

2

deuxièmement écouter paul bley comme une grammaire en robes relevées, bien sonores et serge, majuscule la bière, verticale par des phrases d'allure est-ce donc le jeu des lectures ? il s'agirait ici de quelques lectures à faire, du plaisir aux joues justes. parler encore un peu de textes sans heurt, en craies lentes, en théâtres. (et lucie de tes cuisses en une autre coïncidence dire quelque chose de beau.)

3

et là la référence aussi hésitante en une juste mesure du noir où les lettres s'inscrivent en herbes portées ici. je voudrais choisir une pause dans cette musique. l'anche humide et comme en un seul souffle l'espèce de désir bien commencé. j'écoute encore autrement la longue humeur dit donc du blanc qu'il amorce en une sorte de respiration au bruit semblable à un point tel. je voudrais choisir une pause qui rappelle l'autre instant d'où majuscule le sexe entre tes mains.

4

mais enfin je repense à mes mots de femme et j'élève lentement mon sexe bien droit dont les joyeuses, le goût et les mots m'assaillent devant. c'est précisément ici, dans cette pause attendue, que le jeu s'installe et s'éprend aussi d'autres intentions que je veux lentes et précises. et beaux ainsi malgré quelques formes

gourmandes, il m'importe peu maintenant d'y redire un à un les longs éclats du sens.

5

que je dise alors quelque chose où des poils dissimulent un texte en jambes pourtant bien écartées, en absence, féminin, juste entre là déjà tout aussi mis à plat au centre s'élance. puis une façon d'insister en la douce usine au texte amorcé tantôt tantôt au lieu précis et rose du sens. quelque chose où des poils dissimulent un texte, comme une huître bien ouverte juste derrière.

6

c'en est de la perte que le sexe qui joue, indécis, imparfait en ses gonds d'entre dents, qu'en guise de partition. il m'amuse ici même, la lèvre lourde du gland qui s'échappe, si bien que le texte insiste. (la partition s'achève sur une plainte habituelle.) rien que le texte encore hésitant au devant, et la perte aux gencives surprises de la chose adhérent.

(*Le Texte justement*, 1976)

1

« Chère amie, je vous dépêche ma différence sexuelle sous petit pli, afin que, dans la conversation et la diction des monstres, question émouvante, un peu de parole atroce et douloureuse s'installe, suppliante. Je sais déjà que quelques figures arriveront à évoquer distinctement le *discours* délicat des monstres ; disons-le, pour l'instant, « suffisant à l'amour » et urbain, faisons du *deux* à la façon du politique et de l'étreinte. Croyez bien que mes intentions sont simples, saines et que la machine, bien que souveraine... » (la suite du texte est somme toute illisible).

2

« ... et les linges dont il aurait pu être question, problème évident de calligraphie — ce fut dit — n'auraient bien sûr recouvert qu'une seule partie du corps : les muscles historiques, une très quelconque mythologie, tout compte fait (deux ou trois noms nordiques, *slaves*, soyons précis, des noms de maladies ou

d'amantes) ; de la lèche grasse et des poudres pour les endroits toujours nus ; vous savez bien, très douce, les ceux ignorés de culture que, biblique, vous me touchiez, murmurant des prières et dont on parle, craintifs, à l'instant des redoutables aveux... »

3

« ... comment exprime-t-on ces choses ? Les organes génitaux figuraient mal au catalogue et la vertu de cette femme semblait même l'en priver tout à fait. Pourtant, rappelez-vous-en, le pénis, dans ses mains, mimait fort le tourniquet ou le brocart ; c'était en juin, un mois enflé : coïts et industries en panne, deux ou trois gâchis, tellement, tellement de mélancolie. Mais sans cesse cette femme, répétant des gestes, redisant : « Dantzig, Dantzig sur le bord de la mer ». Comment exprime-t-on ces choses ? La féminité ou l'Histoire... »

4

« ... le croiriez-vous ? L'une des plus fréquentes figures de la poésie des monstres est celle de la petite hélice. Si l'on y regarde de plus près on s'étonne d'un jeu si classique et préférerait certes plus de tempérament : franchement l'assassinat ou alors les nombrils, clairement les nombrils, car ça, ça gaspille. Oui vraiment, plutôt le cône, plutôt la pale, plutôt l'organe que la fillette du même nom, question de nerfs, de sexe — ce fut aussi admis — mais également question bleue et jaune de caresses à placer ; oh la grande compétence !... »

5

« ... tence ! Somme toute je voulais vous dire simplement ceci : je tente de trouver une façon de parfaire la différence des touchers : mon cul sous influence, tes seins bien comptés, le prêt-à-porter du plaisir, diviser ainsi les petits organes solaires. ÇA NOUS PREND UN PLAN, MON AMOUR ! Un jour pourtant, la maîtrise comme une espèce d'ironie du corps dans chaque tendresse (« baiser à l'os »), chaque partage précis de la tendresse. Et si désormais je t'embrassais avec des frémissements de laitue ? Et si c'était le premier lundi du continent ?... »

6

« ... un peu plus tard cette année-là, il fut question de la pose de la petite bourgeoise au moment de sa mort : accroupie, béante, pissant devant moi pour la première fois et, pour l'occasion,

sans psychologie de chambre du genre « l'intimité tue le désir ». J'avais besoin de porter le deuil d'une femme que j'aurais aimée, y épuiser un improbable vacarme (souffrance protocolaire et égarement), me rendre compte de ma propre désertion quant au bonheur ou à la quiétude. Mais j'y aurais du moins appris la position assise et l'angle propice... »

(Dans la conversation et la diction des monstres, 1980)

allez merveille je décrotte
l'amour la tristesse la hauteur
métaphysique de la goutte supplémentaire
qui fait déborder l'tuyau oh là
filer sec devient une
épreuve d'autant plus risquée
que le temps nous avertit de
son surplus qui va sortir
et il aurait fallu se sauver bien
vite avant que ça commence à aller tout
mal sauve qui peut le méchant du ciel
nous menace et ça fulmine et ça
gicle tornade dedans son ventre
rage contre vous
grand carnage des fausses notions
ah vive le pays vive la nation
vive le territoire vive l'éclat
de mes paroles bouillies stridentes
ah racontez-moi ça vite vroum !
voilà l'écho voilà l'souvenir
la déflagration en voici plein
les os je suis le chevalier
envolé soulevé depuis l' 14
à vrai dire encore vroum !
et ça repart on peut l'dire voilà
l'homme et sa jument et sa plume
et son mouchoir vous serez ravi
que j'vous valse la chanson
hein obus tohu-bohu n'importe
comment ma jolie fée carabosse
prends-moi demi-cochon comme ça

on s'la fixe dans ta paille
lubrique cette connaissance
vient de la pratique allongée
oui ça débloque ça débouche
dans l'tuyau d'artiste
c't'un rossignol qui branle
le porc que tu es bonhomme
de porc dans le buisson ardent
de ton cerveau de porc

(Pirouette par hasard poésie, 1975)



8

nuit paupières ouvre les yeux
baigne-toi mêle-toi donne-toi
lèvres corps frissons
slogans mélodie
naissance labour travail montrant
quelle fulgurante explosion
quelle criblante vitupération
conjonction nature/culture
sentinelles-jetée accélérant les rapports sociaux
entrée-sortie espace flash effervescent
déverrouillé comme c'est pas possible !
évolution par enjambées machines/industries
rage abolissant les vieux jongs qui nous bâillonnent
entonne l'appel : debout debout le globe a d'autres
dimensions !
aube sentier sursaut du temps

9

feintes gruger s'abattre
approfondissement jugements aiguisés
antagonismes par remous-bulles sans pardon

avance troubles fond mûrissant
chaînes frictions murmures regain porté
scansion tambours enjeu historique
réactionnaires en déroute bientôt s'affaissent
relevée populaire
lieux méthodes problèmes
produire pensée parole ancrage profond
s'immiscer contre toutes réductions-salades
malaises fractures erreurs oui de là ça s'élève
de l'objet au sujet à l'objet si on reprend si on corrige
obscurité foudroyée s'ouvre dans l'ébloui matin imprimé

(*Propagande*, 1977)



seulement la nuit conçue entre mes dents, d'abord ma première mort qui nous a faits, je parlerai sous sa langue. Inexorable signature m'enveloppe, mes ténèbres, ma salive commencent seulement. L'ineffable de ma peau dévêtue m'entraîne autant qu'impossible. Oser ne plus savoir. Il faut détruire, renaître, cette envie de ne retenir. *Tu* me précipites à contre-courant, sur ces rivages antérieurs, contre tout ce qui n'a rien à bondir. Frappe, nie les siècles cachés. Regarde le tournoiement inattendu, sa moiteur, son emblavure dessinable.



que voilà, dans ces eaux ouvrant enfin la bouche, mille ruses délivre quoi ? Contre moi, à la recherche de cet entre-deux-morts, une embrasure me hante. Pour l'instant, cette vie à vivre : exhaler. Ecumes, écorces, pelures de l'héritage intenté, se trouvent. Ma sœur recouverte se pose sur moi, la forme corrodée de son corps éteint, mis en balance avec les mots. C'est son frère qui descend comme une érosion, parmi les débris, les paniques, de retour dans cette suite où s'enterre l'identique, se sépare de soi.

(*Blessures*, 1978)

QUI J'ÉTAIS

Qui j'étais
Là
Soudain
Dans le cahier des années
Où je suis descendu
En fermant les yeux

Qui j'étais
Enflammé
Envahi de pleurs et de sommes
Avec une plaie pour demain

J'écrivais
Je respirais
J'avais peint mon songe
Comme de la poudre

Sans le vouloir
Un train me rattrapait pour remonter
Jusqu'à vous

L'encre me blesse
Sa chaleur est une herbe qui pousse
Je mêle les courbes
Sans pour autant avoir de but
Et comme moi sans moi sur une vitre
Le drame sort à deux pas
Entre les arbres et la mer
Mes veines
Entendez-vous
Ne se rencontreront jamais
Le déluge que je souhaite
Est au bout du soulier

(Toute parole m'éblouira, 1982)

Parfois, je m'é gare avec le plaisir inavouable de la pauvreté. J'en passe des inaccessibles, de très très grandes dépenses, pour le seul attrait de l'impuissance. Quelque chose comme l'ambition, ou pour mieux dire : j'avoue que certains impossibles ont également leur plaisir. Je ne me conseille pas les centres urbains. Je troque du bien-être acide, dilué. Les jouets coûteux et d'autres énergies pour combler le vide. Le premier souci : s'en faire accroire à mesure que s'entassent les acquis. Le coup d'œil jouit du trop-plein, un débordement prévu, la seule admission d'exagérer. Dans la main, le papier qui rapporte. L'ouvre-boîte perce le celer : les nourritures nagent. A la bouche, un léger pressentiment du mou comestible ; sous les cellophanes, le rouge des viandes qui suent, les odeurs réfrigérées, un frisson, la convoitise pour le comptoir entier : remplir le congélateur avec aux doigts les sensations délicieuses des carcasses figées. Le désir pour cela se tait. Le cahier, surtout les prix, de page en page l'occasion rêvée, les courts déplacements mais le choix difficile.

..

(*Le grégaire inefficace*, 1979)



J'ai vu hier les trois esthéticiennes mettre du fard aux visages des femmes. Pour en refaire, sans doute, la peau trop vraie. Ou quelque vérité plutôt sérieuse. J'ai eu le goût d'y mettre l'ongle. Y retrouver le grain caché. Comme s'il s'agissait de ma propre peau. Il y va de cela comme du reste : un épiderme à relever.

(*Acte délibéré* in NBJ, 86, 1980)



L'étrangère me retrouve, sorte de détour dans le regard des autres. Au lit, la peau mate des jambes, dans des retenues subtiles qui refusent. D'elle, l'inattendue rétention de ses organes.

Ou peut-être s'agit-il d'une précise odeur de camphre, comme l'amulette de linge opaque que certaines grand-mères nous attachent au cou : le talisman et la rémission. Les pensées se pendent aux émanations secrètes des tissus, bloquent le travail des tensions qui montent aux bas-ventres. Mais là, l'autre, cette toujours ancienne, revient entre mes cuisses par quelque relent qui remet sa conduite. Cette femme toujours tardive, avec son odeur de peau, rappelle inlassable le plaisir discret des tableaux posés. Mais active. Si vigilante à saisir dans son euphorie l'itinéraire, dans les lignes précisément ouvertes qui tracent, prennent et secrètent ce qui m'est si difficile. J'en sentirais quelque parenté. Mais l'étrangère, celle-là qui ne se nomme pas, dans ses infirmités affichées, m'inquiète très heureusement. Rien pourtant qui repousse, mais son seul désir s'oppose à ce que je sais des ordres donnés, des directives qu'elle ne suit pas. Il n'y a de femme en elle selon aucun modèle. Elle est ce qui ne s'accorde pas. Ni schème ni cela qui s'apprend. Et dans son reste de désordre, de résistance, je ne m'active pas. J'ai dans les yeux, tout au travers posées, des loupes, des lentilles qui, sans déformer, ne précisent pas d'identités. Elle s'appelle plusieurs et n'a pas de galbe. Elle s'étend dans ce lit, le mien, et me happe sans attendre, indiscreète. Quelqu'une alors, réveillée aux petits matins des paroles d'après, sourit. Mais elle n'est pas celle qu'on nous a enseignée.

.....
(*Du masculin singulier*, 1981)



Les images aux journaux plats qui rapportent. De loin les sanctions les rythmes militaires tonitruants sinon lyriques et fous. Autour surprise la surveillance parfaite et les ordres péremptaires du décousu des ouvertures des béances de sang. Simple, dit-on, simple nuance dans la couleur des tableaux. Question artistique dans le désordre des poses. Surplus sur le biais des corps allongés, bienheureux. Quelque chose de la sanctification, inconsciente et précieuse, sur le revers des décors désastreux, flous dans l'optique, mais meurtriers.

(*Les vrais jardins* in NBJ, 108, 1981)



Et la mort. Je ne retiens d'elle que cet enfant-là. Je n'accoucherai pas encore, dit-il. Perplexe aussi quand il pense aux ventres gonflés. Manger un peu plus. Il se dessine la tête à l'envers,

pour que l'anus ouvre des perspectives d'avenir. Dans le cul, c'est sans doute à cet endroit que c'est en germe et très clair. Il est malade d'être ainsi sens dessus dessous pour se voir chier son beau fœtus, couleur betterave, avec un mélange de noix et de persil. Mais ce n'est pas une sœur convenable. A force de poursuivre, elle sera plus grande que lui, dit-il. Tiens-toi, avait-elle toujours ordonné. Sous la main, le point du sein. Une forme manquée dans les courbes et les fragrances aussi de Paradis ou de Coty. Une perle de parfum, du Shalimar pour le temps des écoles. Et je soupçonne sous la soie et sur la peau ridée qui sentait le jeu de cartes et l'as de pique, une nuance fine d'organdi. Elle s'abstient de dire que l'étirement des tiges, sous les fleurs épaisses, lui a demandé beaucoup de croisements singuliers, d'attentions précoces. Je lorgne les bulbes sous le gras, ouverts au bout, enfouis, gênés, semble-t-il, d'être baignés. De la nacre aussi, autour des ombres. Il a beau se rappeler qu'elle faisait de la fille, paraît-il, il se retient de confesser son envie d'y être aussi à l'étroit, pour lui prendre à pleine bouche ses eaux. L'impression d'avoir été jumeau quelquefois, d'une fille dans l'utérus de la mère. Ce manque qui me gruge de ne pas enfanter d'un enfant de la mère. Un mythe d'homme. Et il pointe, dès l'origine, qui prive et qui leurre. Comme si c'était possible de s'ouvrir les côtes. Ombrée sous les couleurs langues de ses jupes. Mystère. Être enfin question de mollesse et de tendresse. Les lenteurs indéçises et les paroles qui n'ont plus de propos que les aines des femmes. Elle l'a dit, toi, sans parler, tu ne fais pas mâle.

(Les taches de naissance, 1982)

j'aime les formes au suède de l'arbre anchois
les forêts pulvérisées dans la nuit vernie
les animaux intimes grim pant
villes-étages sous sweaters baisés et lèvres mauves
les grandes fermes de ciment armé
les nouvelles robes du vice les nouveaux temples surissent
je t'ai touchée de la pointe d'une plume vive
et fleur de cactus aérien pour survivre ta force
j'ai pleuré le sol sur toi
moins gémi demain

(Interstice, 1972)



où sûrement des moteurs (titre des travaux) ponctuent,
sûr que la dactylo s'exerce ferme/
compliquée par la fumée de trop nombreuses blondes et,
« MAIS TOUS CES CUIRS, MADAME !...
Malgré nos évidentes différences physiologiques — »
entre deux portraits bruns d'avant-guerre,
passant outre,
pousse des blouses ouvertes, gênantes, dans le bureau du
[psychanalyste ;

... l'employé pourpre, « ZAVEZ VOS PAPIERS ? », tout semble l'indiquer, M——— est pris : batracien.

(SPACE-OPERA (sur-exposition), 1973)



depuis qu'elle s'applique le dur, tondue,
nous devenons les agiles (tout à coup) : « Tu vas m'entendre
venir, sois en sûre »,

et si par la suite on la capture dans ses photos explicites (dont
elle cautionne

quand le risque de perdre (ne serait-ce qu'un seul sein de vue
et ne l'imaginer que par moments,
le guide du haut de son ventre m'importe

(La Publicité discrète, 1975)



4

Pas l'goût. *Pas l'goût*. C'est usé. Semble que les rages soient de très courte durée chez moi (suffit pas que de croire) : yeux bleus, foisonne d'idées massives et d'idées mousseuses. Yeux bleus. La rapidité conte. « Nous pourrions demeurer ici, poings tendus, *common law*, et s'en tirer avec les plus offrantes. » *Don't get cute* (n'espère plus rien des détectives qu'on a sous les doigts ; c'est encore à la même adresse)... Agitateur de corvée. (Pourquoi n'ai-je pas *parlé* à qui, de qui je voulais *parler*, à celles que je désire ? Pourquoi ne pas tout simplement les nommer, une deux trois ?) Courte cuvée, j'ai glissé... Tant que tu le dis, pourvu que ça ait mon nom, mon visage ou mes mains — je n'espère plus rien. Je rêve. Ne pressons pas. Je n'irai pas m'enfermer, tu ne me musèles pas, non ? Il reste *encore* quelques mots à écrire (s'ils ont un sens lorsque la musique est trop forte des quatre coins de la pièce et que je m'adresse à tes cuisses plutôt).



Ainsi on a du style ! Ainsi on se demande de grands travestis. On se demande des paternités, des parentés, leurs contrats et leur pauvreté. Ainsi le cinéma se continue, si l'on gesticule avec des croix, il se gorge, si l'on se donne des évangiles, il grimpe jusqu'à la gorge, ainsi un cinéma muet et dès lors plus limpide et plus dramatique (nos visages blancs et nos lèvres bleues, les yeux du politique dans l'cou) ; ainsi on a des vies d'artistes avec la tête et jusqu'aux mains. « Il ne s'agit pas d'être une femme pour s'en tirer », dirais-je par réaction.

Nos polices sourient à la vie, parlent d'Âme et de culture ; je leur préfère notre mémoire avec ses séismes, nos pratiques et nos prudences, je préfère ton agitation, et tes dents, et nos fesses apparentes quand il fait trop froid et qu'il fait peur.

(Pourvu que ça ait mon nom, 1979)

viens fille jouisseuse
nous cavalurons comme centaures

embarque dans mon trip célimène ô fille de nuit
allons nous mirer dans le poème de ma smith-corona

blouser ta chair de bum nyctalope

depuis des lunes et des nuits mille et une
tu m'ignifuges le souffle à un point tel

rouler en tes mains
tourner et tourner
sur la pointe de tes seins

te tourner dans mon be-bop

(Minibrixes réactés, 1972)

LE FANTOME DE L'UNGAVA

La tête gonflée de banquises
je prends mon élan
& trape des coups d'œil

système nerveux derenché

je porte des culottes de maniaque sexuel
mais je ne peux pas même
pas ne pas me fier à moi

et puis aussi ce matin
c'est épouvantable comme si on venait me prendre pour me pendre
c'est épouvantable comme un film de monstre japonais

(*Snack-Bar*, 1973)

UNE PRIÈRE ROCK

nous sommes des rockeurs sanctifiés
à partir de la moelle épinière
tout au long de l'épine dorsale
et jusqu'à l'œil pinéal
qui louche toujours du côté des déités de luxe

la réputation impériale est notre mouvement perpétuel
de l'éloge de la folie à la naissance de la tragédie
de la révolution permanente à l'évolution créatrice
de la parade lisse à la marche à l'amour

c'est un voyage vers l'Est
sous le crépuscule des idoles
où nous faisons semblant de rien du tout
devant les posters laminés des superstars
de l'antiquité et de la modernité

ainsi nous retournons aux sources du temps
où nous prenons des pauses de lotus troublés
dans les sanctuaires abandonnés

nous sommes la divine représentation
de l'échec humain et c'est peu dire
nous saignons de rage dans le plasma universel
c'est une hémorragie féminine sur le codex cosmique
entre Montréal et Paris - New York sous les néons

nous sommes des remakes de cérémonies instamatiqes
dans les temples où sont stockés nos fragments
d'oraisons stéréogénésiques
et nos visions de windshield intime

nous prions devant les miroirs publics
jusqu'à l'immanence de la perversion
tous les sacrilèges nous sont bons
pour éveiller le serpent qui sommeille en nous

la prière rock est notre dernier refuge textuel
et nous implorons toute divinité de nous assouvir
lorsque perdue le néant existentiel
derrière nos verres sensitifs

nous captions les dernières plaintes du soleil
dans les miroirs de l'automagnification
où nous nous consomons comme des dieux
sur le calendrier de l'insolence solaire

nous nous payons des crises d'insolation rapide
dans les lavatories de l'obsession
et de l'autogratisation

nous sommes les lézards de l'Amérique étrangère
nos lunettes noires sont un hommage à Râ
nous sommes des fous furieux dans la nuit des temps
nous sommes des héros manqués lâchés lousse dans
l'asile des dieux punks
nous sommes des êtres à l'indicatif présent dans
l'errance urbaine
nous sommes les nouvelles créatures de l'instantanéité
dans l'Amérique imaginaire

nous sommes une déclaration de rébellion rock'n'roll

(Les rockeurs sanctifiés, 1982)

salive curieusement vrille
cil falaise

détour éternité
ou des idées d'avance

sur la page la moindre

MATIERE RESPIRE

épaule ? injure ? catastrophe ?

essayer la défaite

MENTALE

ou

poser la question de la poussière

(L'Implicite/Le Filigrane, 1978)



d'énigmes la *seule* chance
que la perspective (n'importe quelle déception)
vienne à bout de l'horizon
mental

ce qui reste
ne se privant dès lors
d'aucune ruine

etc.



la poésie, épidermique, dose
vaguement ses indifférences
et ses retards, ce qui vacille
ressemble aux plus banales
brisures de résistance, le reste
y inclus ; délibérément on en doute



si peu de cela qui aurait pu
(dû) excéder la chute. écrire
au fond commence à *me manquer* ;
quelques propositions éviteront peut-être
de retourner leurs petites vérités
à leurs compliments ridicules ; incontournable
retour de page : l'écriture (l'écriture !)
dispose ses effets. ses usages en effet.



parcours. et cetera l'impossible
rigueur de la roue ; à l'exception
de la poussière, si près de la lenteur.
revenir, geste, récif
le plan. fréquence pareil

irrésistible pareil effacement
vif de menace atmosphère
de (présumer) traverser les coïncidences
total retournement de l'écriture
contre l'écriture. coulée
lente poussière ; relevée.



du peu. effacer et rapidité
l'asphyxie trait d'air de près
revoir ses conclusions. à la limite
il n'y aura plus et ce sera
une improbable théorie des mots accumulés.
à la fenêtre alors à la lettre
retracer *dans le vide*
pour tous l'écran de l'éternelle projection.
matières de plan. ombre (s). image (s).
états
du travail *jusqu'à présent*
en tant que mutismes ou affolements divers
notions de toutes sortes (coups
écritures combles nombres rétines)
enfin disloquables (yeux supposés)
disloqués. rebord de surgir
puisque ne retiennent plus l'attention.
que les exigences d'une hésitation supplémentaire.

(*Métal mental*, 1981)



Qu'à peine elle s'est levée elle se perde. Dissoute. L'envie
tout de même que tu as donnée de la saisir. Ce long silence dont
tu as été capable quand tout (t') indiquait un assez précis
comportement que *dès lors* tu as su rejeter, d'entrée de *je*, ce
19 avril il y a un an, jour pour jour, heure pour heure. Hâte
pour une fois farouche de ne pas en finir. En même temps,
c'est ainsi n'est-ce pas que ça se passe (qu'il faut que), désir du

fracas de la rupture. Mes yeux ont eu beau rouler jusqu'à terre jusqu'à (maintenant) toi, ils ne verront jamais autant ce qu'il peut y avoir de réel dans les voiles du ventre. Toutes voiles dehors.



Eblouissance. Débattant, à contre-jour, vers midi, en vue de la surprendre, en vue de prévoir quoi, quelle question. Tu continuais d'osciller entre ta venue majestueuse et ton repli. Sur soi. Non recul, malgré la peau plissée ; plutôt grâce à. La table. La nappe étendue de sang juste ce qu'il faut. L'aperture (*pendant la tenue*). Je douterai toujours de ma présence au milieu d'un tel effondrement. Certains signaux, à travers probablement un système d'émission, de sélection et de concentration (accumulation verticale : tue-tête) bien déterminé, déterminé à, s'ils ne saignent pas, à blanc, le corps qu'ils visent, lui abandonnent une épaisseur de drap qui l'enveloppe d'une belle détresse. L'endroit de l'effondrement est sa surface irrégulière. Une fréquence abattue la renverse.

(*Plaque tournante*, 1981)

TREMBLEMENT

J'ai envie d'embrasser ton œil, le rouler sur ma langue, en goûter l'iris, en sentir le blanc, le globe, je le fais tourner jusqu'à ce qu'il prenne feu, ou qu'il fonde bonbon doux au creux de la gorge. J'ai envie du lac de tes yeux, je m'y baigne, j'en sors à chaque fois neuf. Ton œil féminin me fouille si loin si près avec tant de transparence, de bleu sur les paupières, de cils noirs, que je tremble à tout instant de toucher délicate la membrane qui nous sépare.

Je prends feu, te dire je t'aime, qu'on le sache, je t'aime, je te vise, je rentre ne t'ayant rien dit, un reste un, en sortirai-je vivant, un plus un te le dirai-je ouvert et calme des liens entre nous.

Que je m'accroche à tes dents, nos lèvres saignent, nous sortons pour faire signe aux autres que c'est le temps. Nous marchons lentement, heureux des cris que nous entendons pour la première fois, si forts que la terre tremble, avec elle les anciennes lois. Comment vivre autant, ne pas nous mordre et manger tellement nos corps-âmes sont fous.

Son doigt joue près des lèvres, caresse, rentre et sort, il est mouillé par le plaisir d'être mouillé. Il cherche pourquoi il est si bien de sentir au bout du doigt la pluie féminine, il touche à l'infini : « La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues, s'étalait à sa proue, au soleil excessif. » Sentir le plaisir de l'autre, son ébranlement, la matière amoureuse aimante.

(Les dents volent, 1976)

ELLE DIT JUSTE

Elle dit juste : je t'aime follement, j'ai un amour violent de toi, toute moi voudrait tout t'embrasser, je n'ai pas pour toi un amour de raison, je te veux tout à moi, je n'ai que toi, je suis jalouse : je ne sais pas comme toi manier le discours qui met le plaisir en petits morceaux, quand je t'aime c'est toute ma vie qui aime, je suis si pleine de tes pénis, de tes paroles que c'en est pas correct, je ne sais plus qui je suis, *je ne sais plus parler*, je ne l'ai jamais su, avant toi il y avait mon père, ma mère qui me parlaient, moi j'écoutais, puis il y a eu la musique, j'étais envahie, caressée comme quand mon père mettait sa grande main sur mon ventre, comprends-tu pourquoi maintenant je te demande de mettre la main sur mon ventre, tu me connais bien mal, tu m'as toujours prise pour quelqu'un d'autre, sans rapport avec moi, je pense que je suis rien que folle.

(La Parole verte, 1981)

RAPIDE UN OISEAU

Rapide un oiseau noir s'enfonce dans la mer puis reparaît il flotte, une vague plus menaçante vient, vite le cou tire le corps de plumes sous l'eau. L'oiseau s'éloigne à chaque plongée. La marée monte. A l'horizon tu essaies de voir ta vie, il n'y a que ce cou noir qui apparaît disparaît sans cesse.

(La Parole verte, 1981)

La statue de l'impuissance est érigée
sur toutes les places publiques
où la foule aveugle est bâillonnée

des signes excédés se consomment
autour d'un cadavre équivoque
et qui perpétue le règne de l'immobile

Le ciel est une coupole parfaite

(La fête, 1972)



Les cris dans leurs yeux
sont des couteaux
qui rient ferraille
éblouissante
au feu de l'instant bu
par une plume de plomb



La tête est dans l'étau du froid
et le précipice à droite du vers
n'aspire que des mots anémiques
minable espérance de durer
jusqu'au prochain vertige
gloire odieuse que de survivre



L'œil morne la main morte regard de noyé
s'effriter lentement à l'intérieur de soi
cracher des mots comme des dents cassées
vomir la seule liberté de choisir sa mort
et dans son cachot rire à veines déployées

(L'œil de nuit, 1973)



lorsque l'apparition déjoue
aussi l'alternative de ravir
belle d'aucun pacte encore
le sourire surgit de magie



corps espace esprit visible
cible pacifique d'approche
reconnaître cette inconnue
loin des équations maléfiques



l'espérer consentante le jeu
de laisser prendre forme
intacte et le temps de nous
même allure que l'improbable



oubli de la folie du froid
présent que ce visage autre
halo son haleine pressentie
comme une soif de mots



pas égal puisque consenti
hors jeu la peur de lui
céder alors est facile
la part occupée du terrain



passage ce qui nous lie
malgré ce fixe parfois
passé qui remue sa plaie
l'apercevoir telle quelle



séquelles de l'entre-deux
jambes dédale vindicatif
entre voir le corps total
et l'insens multiface



fuite peut-être quel orifice
luisance éphémère foudroyante
son oubli les ongles cassés
parlent paranoïa dérélition



prescience de l'entropie
me scinde de toi magie
occulte l'entente ainsi
mitigé le réel de nous

(Vue du corps, 1979)



sortirons-nous jamais des limbes
masses muettes interpellées

tout corps supplie l'espace
tout poète dissimule un bègue



dehors qui découvre
nos maisons de chair

débris dedans cassé
tombe le dam

★

d'aphasique extraire
pour en venir aux dents

le venin cette denrée
— grille à l'intérieur

★

le code autour du cou
comme affreux soliloque

aux commissures fabrique
des impasses à loisir

★

corps dément défendant
— par lémures envahi

ce peu de réel imparti
au pauvre excédant

★

s'infiltré à l'os un dard
qui se souvient d'osmose

l'absenthéiste rage mue
dévorer ses propres issues ?

(Vivres, 1981)

ouvrir la parenthèse pour dénombrer les prothèses
ses mâchoires et ses moulins à viande
ne me demande pas si j'ai raison ou non
je ne répondrai à la mécanique bien cuite
que par brides d'acier ou de titane
à celui-là je ne promets rouille ronce
qu'à plus ou moins brève échéance
ne me parle plus par le vague des pierres
ni par la force d'inertie qui me pousse à
fermer la parenthèse

★

ne presse pas le miroir contre la glace
tu n'y verras que l'éclat de l'éclair
roulé dans son haleine d'oignon
la femme si belle sa stature
de sel te charmera pour sept années
malheur et gel sans même
un peu de paille pour tes yeux
sans même une couverture contre
les interminables injures et la petite vermine
verrouillée en ton corps antérieur

★

la douleur se perd les velours
se baisent les femmes dans les placards
rouges les salons de thé filent à l'anglaise
sur le tapis les soupirs poussent presque
des petits cris de jour en jour un peu

plus creux et leurs angles à l'étroit
les petits pains piaillent dans le four
les croupes s'ouvrent sur le divan
et les lèvres et les bouches rouges ragent
plongent au centre des croissants de chair

(Charpente charnelle, 1974)

la nécessité au fer ionise brèves secousses
que magnétisme violente sur fil conducteur
liaison fangeuse ce putréfiable métabolise
ce c'est connu l'énergie orale ses terres rares
rondement remuées dans l'arène du corps

■

le calfeutrer dans ses formes de béquilles
puis démontre la contraction des viscères c'est
de peur lorsqu'elle localise la matière inouïe
quand sa reproduction si peu dans moteurs
aussi peu soucieuse en codes de plaie

■

sur l'impression des masses en suspense
au centre avance nul délire nul lire
d'entre l'affecté avalanche interne le jeu
déferle particulier ces sens murés
d'entre organes nus qu'IL gravite

■

l'organisé sûrement modifie le désir
se reconnaît actif sans ses carences
en autant mièvre mécanisme réactif
aux boucles épuisées de nos contingences linéaires

★

c'est concertés que les mobiles mobilisent
la hiérarchie des chaînes aminées
car nos nœuds brièvement polis assemblés
ne contraignent en rien la chimie de l'espèce

(Ditactique : une sémiotique de l'espèce, 1975)

1

sous les combles les fers rougissent c'est
ce surplus de plaies au pourtour des poignets
utile le couteau pèle les cernes crus
alors demandez pourquoi s'oxydent les nerfs
sur une matière à part peine saisie par
ces fers vivants serrant les corps

8

pour vous étrangler ces épisodes de peau
sans autant pénétrer sur paumes sa léthargie
en reste menue monnaie qui partout vous
arraisonne pour des sursauts d'espadrilles

35

du dehors lave enfin hygiène au pas
envahissant par attentat nos plis de tir
jamais section d'assaut sur peine à braver
la poitrine toujours tendue et recevoir en pleine gueule
de quoi retourner mensonge dans corps fractionné

42

cumule ses courbes et sa traduction
ouï-dire qui cardiaque fixe flagelles
la torture autre plan du plaisir
une syntaxe dans l'électricité

(Fers moteurs, 1976)

tu t'accumules dans l'objet
à te reconnaître sans retour sur
ce brouillage c'est le flair de la production

●
toute matière sidérée

★

se consume par les croisements du regard
ton antisepsie pour mourir pareillement

●
stérile et d'avance l'animal certain
d'une économie et poussé préhistoire

★

conditionne si tu graisses ses rouages
l'humanité : cette salive d'arc-en-ciel

●
essaie pour voir ce qui donne de chair
l'illusion rationne à courir dans l'œuf

★

inquiétude du désir à se lier dans l'indifférence
attendre quel que soit ton sens

●
●
●
et ne froisse plus la peau du mouvement

★

la matière sur la matière roule
petits tas d'éclats et s'efface sans lecture
ces passages dans tous les sens

●
●
●
nulle part ne mène à rien

★

toute nécessité verte indifférence mais
repliée avant l'usure de stupéfiants

●

et ce réel, tel ajustement à la confusion

●

●

●

une sensation épidermique de l'univers

(L'État de matière, 1978)

qui lui colle à la joue comme le cinéma
s'écaille dans le maïs soufflé
songe parallèle et elle
y glissent les aplats d'eau
et délie le maquillage
un peu en image de ça

★

approche dépouille
l'iode ému jusqu'aux ongles
violette c'est du membre beau
et encore tenir dur
change de blessure chaque fois

(N'importe qu'elle page, 1973)

●

de la pupille

opiniâtre ne résiste
par moments ses pourpres, ses sables
dirige le feu selon les flaques
à quand mourir les excès
et les déluges agrandis de la pupille

inerte à point nommé
paysage surpris par le sommeil
renversé, à double fond
surprise par la surface du rythme
la rétine ferme la bouche très rapide

(L'Espace de voir, 1974)

au soir, sueurs, quand Montréal les néons
inondent

de ma plus belle (gravité de la) langue
sa présence sur mes emblèmes
et de maintenir en pleine connaissance
entrant en se régaland, journée bourrée
d'herbe, ma langue pervertie entre ses
voit que son ventre sur un certain mode
se soulève/qu'il entretient l'écriture
(la chance de la matière)

c'est dans cette fiction que je jappe ou
jouis à la lune

ses fesses arrivent, image dans une bulle
c'est en m'tassant que j'm'éloigne
ou éjacule dans la nuit de la ville
satisfaite.

★

(alors que Pier Paolo Pasolini est assassiné)
mon porteur de couleurs, touches, teintes et
lèche (suivi d'odeurs ma sœur)
lèche et liche en connaissance de cause
versant bleu, mes versions du plaisir des
brûlures (par derrière) dans sa chemise
inquiète ce qui s'entasse
actions autrement/en plusieurs sens :
de soi dans les détails (dans le chandail
dans le pantalon)

dépareillé (en suivant le livre, l'occasion
de lire) dans les dépenses les événements
il suffit de poils, petites flèches, idées
LA NUIT PLEINE DE MERS
des événements entassés dans les rides nos
corps singulier sait que tu n'm'interdis rien.

(*D'un corps à l'autre*, 1976)



La paresse (Freud a
découvert la paresse à soixante-douze
ans) pour ne pas laisser paraître la
peur dans le lit ovale et indiscret ; quand
je me déshabille je sais que je me
déshabille, c'est moderne (peut-être), im-
pétueux et impénitent, je n'ai pas vos petits
yeux pour vos masturbations coupables ; mon
cœur serait barbare, cette époque est sans
réponse, j'ai aussi la souffrance indécente que
je ne peux absorber, le désir catastrophique et le
physique bavard.

Je travaille beaucoup malgré ma
paresse et votre peu d'humour, je suis un
peu trop freudien à votre goût.



Important ce qui me
paraissait important, entre autres
mes histoires avantageuses que je te
lèguerais en tricotant de la folie ; catalogue
des peaux et broderie inévitable autour
des érections comme des besoins de
café ; faisons que le temps nous donne
d'autres confessions, on est heureux

avec un rien sur la langue mais on triche à la seule fin de ne pas être indécent ; l'heure est incroyable et j'ai les nerfs en miettes, quand aurais-je le pouvoir de te dire : « Tout me semble important, tu as d'air de m'aimer sans beaucoup de larmes en cadeau. »

(*Monsieur Désir*, 1981)

TRANSPORTS I

Ce qu'on appelle langue
quand le ciel touche aux dents,
et le bleu attaché à mes ailes,
mes ailes à minuit
c'est ce qui fait que la caresse
à la nuque donne une lumière récente
à ma biographie. Et le soir touché
tombe sur la dernière cigarette.

TRANSPORTS II

Et le ciel au plus près du hasard
orbite exquise des mots
des amoureux, les amoureux
dans le temps de la ville notent
les différents genres du désir, et parfois
le masculin des langues, la lumière
des voyelles dans le ciel de Montréal.

TRANSPORTS III

Tout est parfait et présent
la scène, les végétations, le ciel
qui tournoie (« Quand je te touche
tu as vingt ans. ») Tout est imaginé
l'écran, la forêt du réel, le ciel
à côté du miroir (« Tu transpires
parfaitement le temps. »)

(Les Lits de l'Amérique, 1983)

LESBIENNES D'ACID

Ceci est tout doucement une invitation
à venir suspendre vos lèvres
dans une clôture d'enfant

pour que la révolution soit un piège de farine chaude
une tente d'oxygène pour les indiens étouffés sous les bisons

nous nous mettrons
les cuisses de cuir à mon banc de plumes
avec des paravents de moteur d'eau
et l'extase de se fendre
quand d'autres naissent sous la langue des animaux
sera confite de belle paille de mer

mon effrayante juive mauve
mon poulet du christ au cou tranché

dois-je cueillir mon hashich
ou laver mes bêtes
quand tu coules
violente comme une église
sur les petites filles de la ruelle Châteaubriand

le vin de tes jambes me chauffe comme de l'urine d'agneau
tes ongles sont verts pour caresser les commandos
la nuit saoule au kummel
je voyage sur ton sexe de mescaline
déjà rosée et écartée
et éternellement fluide sous la main.

Les chiens magiques de la communauté
nous défendront contre le gluant couteau politique
et pour celles qui nous tendent leurs seins
quand nous souffrons d'abréviations circulatoires
pour celles-là
un gros singe masse la laveuse de sirop d'érable
et meurt avec nous dans son étui à crayons

TOUT-A-COUP GOUT D'AIR METALLIQUE
une femme qui me touche partout
signe pour moi :

l'ascenseur rapetisse et vous change l'urètre en plastique
la densité explose :

bourses à pasteur, lobes androïdes, saints filtres, calculs révulsifs
mon conduit nasal est une campagne
d'incinérateurs en collision.

Les sœurs grises de l'hospice macrobiotique
me brûlent des bouts d'épine dorsale
pour faire jouir leurs petits vieux
et je m'écrase

plogué en plein sanctuaire
quand les

*Malades sauvages de l'ordre établi
m'assomment à coups de Molson*

(*Lesbienne d'acid*, 1972)

Mouillées d'amour

ceci est un avertissement mortel :
maintenant ce sont nous les chiens

je me shot-gun les formes dans bassine
me slack une balle dans face
à la fin éclater de douleur psycho-vulvaire
dans la bouche de nos ennemis

la salle de danse sent la décharge
les topless se font sucer par la police
les plotes cherchent l'enfer, le sucre
le trou de la sauce, les gros cigares à pétard

(Le Clitoris de la fée des étoiles, 1974)

SYSPURDERME

Elle s'étend maniaque sur le drap en caoutchouc
se lie aux appareils de la réparation
qui se tordent invisibles dans l'aspect et le soluble,
et dans les ingrédients d'une danse dévitaminée jusqu'à l'essence ;
des couronnes muqueuses en plein centre sur le canal, sert de
garage aux ovules volées au laser aux restants de la mort,

ses dessins de perles sur le torse, dans le froid,
gèlent en fondant
il ne s'agissait pas de supports
mais de délicatesse dans la soie rude
de filles fendues pour que se crispe la prière
et qu'enfin pourrissent les lanières du pavillon des érables

quand nous nous cueillons en souriant
en sachant que c'est un crime
la saveur de ce qui nous étrangle
pendant que l'étang tuant que j'avale
m'agenouille devant la beauté d'un pape :
 enfin j'adore, j'accumule
et muscle dans le désert du meurtre l'obligation d'embrasser
la maladie normale, les *garçons sauvages* sortant de la garderie.

(L'Odeur d'un athlète, 1978)

23. « elle déclenche des hystéries ». la dernière des nymphomanes. glissement ténu vers le Laura Secord. ravale-t-elle ? défaut de langue. terminus mesdames, ne menstruez pas sur nos territoires. l'umwelt est mâle. mais tu es mort dit-elle en se mordant les pouces. catafalque de Popeye, un soir ordinaire, dans un terrain vague.

24. machine-t-elle ?
elle, jumelle *encore*
amibe vivace
dans les parois de son poulx
— originante —
la rétine vierge

machine-t-elle, logique érotomane ?

(*Machine-t-elle*, 1974)

fébrile au DDT compulsif	faire sauter les ponts
crevée de ne pas s'arrêter	en orbite dans les orbes creuses
d'un statut sans quenceilles	qui se commande des lentilles

on écrit comme on en mettrait sa main au feu comme toucher du bois crier terre toucher le sol être réelle d'où vient que le halètement du feu soit la musique comme le bourdonnement du sang une symphonie il importerait de dire que certains mots devraient disparaître de la peau du langage des mots comme il et comme importerait et comme comme dire que ce qui a l'apparence de la fièvre n'est pas la fièvre et changer de registre pour n'être pas dévorée par ses propres césures comme dans une musique et des mudras dire qu'ils traversent c'est vrai

*l'épaisseur du silence mais que c'est seulement encore plus dense
qu'il faudrait qui sait savoir flipper du blanc au noir pour la
danse*

ça jute ce limon
momie/mommy/mot mis
marche de profil

et je nile et je nile
dans ma neuvième vie
en ressuscitant les morts

*china lady mouse avait rêvé la mutation des chats et au bout
du processus ils étaient les mêmes en plus aigus c'était la
précision du trait pink lady rose ne leur parlait plus ils s'entendaient
de vertige*

(Terre de mue, 1978)

ESTELLE
TOUTE LA NUIT
EN FILLE

De la voûte, les fraternelles images des anges abaissent sur eux
la sérénité de leurs regards, et qu'il sera aimable l'instant où
ils se réveilleront ensemble.

*Goethe
Les Affinités électives*

Afin d'aller au-delà du « texte pour le plaisir du texte » je me
suis improvisé plénipotentiaire d'une mission d'impossible
démence ; confronter les dieux sur leur propre terrain et les
battre à leur propre jeu : la création.

*Lucien Francœur
A propos de l'été du serpent*

Ce livre est important, déclare la critique, parce qu'il traite de
la guerre. Ce livre est insignifiant parce qu'il parle des senti-
ments des femmes dans un salon.

*Virginia Woolf
Une chambre à soi*

Un moment donné, quelque part dans la texture obscure de la nuit des temps, je jurai au projecteur hologrammatique responsable de ma présence ici de ne jamais oublier. J'ai oublié quoi.

Estelle en ange déchu de la nuit
en bateau avec Céline et Julie
« mais, le lendemain matin »
des glaïeuls mauves
elle rit, elle pleure
et la neige tombe

Lui reste-t-il assez de mémoire pour savoir oui savoir peut-on à ce point savoir à quel point « a rose is a rose is a rose is » à quel point savoir il faut écrire écrire et écrire le nom de qui a ouvert la porte de la chambre noire de la mémoire

Estelle quelque part dans la nuit
dans un banc de neige de mémoire
chantée chantée enchantée
parler en langues
les gémissements ineffables
du Saint-Fantôme

D'abord écrire dans sa bouche le rouge, sous sa peau, le hurlement rouge en elle de votre absence. Les réverbérations de votre aura amarilla orange dans la neige du lendemain matin. Le plomb du jaune d'un rêve lointain sur la ligne du temps. Le vert martien de votre scaphandre. Les lunes noires dans le bleu du ciel de vos yeux. L'indigo des cernes violents de sa tristesse. Et le violet lumineux d'une robe qu'elle n'aura jamais portée. Celle de sa transmutation différée sans savoir sans jamais savoir. Et le hurlement rouge de sa peur de mourir sans savoir dans une orgie d'adjectifs, *chasing rainbows forever*.

Estelle de midi à minuit
sous une pluie d'étoiles
attentive au serpent vert

qui luit vers lui
qui a ouvert la porte au feu

Dans les métaprogrammes du biocomputer de — 24 à + 24 *leaping, leaping as in a hurry*. Pégase Mobilgas *as a loop from Gas, 1940 by Edward Hopper*. Tout était *comme si*. Comme s'il n'y avait rien. Tout était comme. Comme si de rien n'était. C'était la nuit temporaire de l'éternité.

Estelle toute la nuit en elle
lourde comme une lune rousse
d'eau lourde d'absence
et les figures qui lèvent
de la marée/nuit
brillent entre le Miracle Mart
et la Cour des Miracles

J'ai oublié quoi. Un moment donné, quelque part. New York
New York 13 décembre 1980, sept heures vingt du soir coin
Avenue of the Americas et cinquante septième. Par hasard,
Estelle. Estelle, toute la nuit en elle. Pas certaine d'être réelle.
Perdue la carte du territoire de l'Histoire. La mémoire du feu
comme un cheval fauve dans New York, en miroirs. Comme
le souffle underground du staccato de ses pas perdus dans
Mégalopolis déserte. Estelle en noire berbère sur la houle d'un
chameau dans le désert. Estelle en reine-mage en train de traverser
Avenue of the Americas comme pour initier le mouvement de
son corps dans la cité comme un rayon laser through the black
ocean of *reality*.

(*Adrénalines*, 1982)

Diane avait un palais flatteur où encager sa langue, avalait l'acid sans que le rush paraisse. ses chevilles comme des blés-d'Inde rondes à gruger goûtaient la vitamine B. un gin à la main, ses bottes qui claquent sous la série des valises bleu pâle, le creux de ses genoux plus doux que le fond du palais. l'héroïne sans auréole ne se laissera pas tuer. le party en elle peut encore chavirer tout un quartier. me tendait son bras : surtout ne me manque pas.

on est au cinéma sur tous les murs n'importe quand.

encore une fois blowée dans nos windshields en larmes, la sirène poilue aux taches de rousseur, des darvon dans son café, un enfer doux et difficile, aimait sa condamnation à l'illégalité, portait sa montre dans ses jeans de dentelle, dans l'escalier mobile de ses amants anonymes, encore une fois éclatée par mille, sous son plus beau mascara.

nous sommes absolues, vulgaires, obscènes, mal habillées nous vivons sous des néons intransigeants dans une ville de malades nous ne savons jamais lequel à quel moment va pogner sa dépression nerveuse dans notre pleine face.

la délinquance sera partout
la morve dans main
les mottons de graisse décollent des mains des Italiens vidangeurs soudain un trou noir dans bourrasque, voir le fond de sa vie bientôt sera entendue l'explosion des messages
le jus d'un doux dérèglement des sens sans fantasme pervers.

un zoom indiscret où le ciel décoloré tue.

grognaît l'insatisfaction sur sa face grasse, le moneymaker priaît dans le désordre.

lascivement évaché « la grande » se tortille en fausse pâmoison, au rythme de sa douleur et de leur folie.

le film s'embuait. la starlette se pétrifie dans un combat pour le record du monde.

prise 142 sur les lèvres enflées. l'étalon s'éternise sur le corps fou de la tapette en bas de nylon, il ne peut pas bander. coupez. on doit lui projeter des diapositives de guerre pour l'exciter.

le plateau s'énerve d'une super-production. un faux-cil remplacé, une retouche de poudre, son habilleuse d'une étincelle recolle les aigrettes.

le spot jaune se rallume sur ses bagues spumeuses en imitation de diamant et la caméra glisse sur ses fesses élégamment en sueur.

un gros plan sur un petit monde pressé de figurants.

le vide difficile à supporter, d'autres sont mortes de moisissure.

le boss convulsif s'applique et s'évacue pour nourrir et glorifier des décharges.

nue, perchée sur le châssis pourri de l'atelier en poussière, Ginette se meurt d'ennui, dans cet invraisemblable en cinématoscope de harem mexicain.

son rôle mal programmé allait la faire chavirer, comme un smuggler qui fond dans son habit cousu de hash à cause d'une panne d'avion.

le beef s'énerve : la petite script lui apporte un fort comme un suçon dans les mains d'eczéma du crocodile.

il ne sait pas qu'il va mourir immolé comme un vieux taon dans sa communion.

déjà pour le plan d'hier on a sacrifié trois athlètes.

un flou saccadé, l'éclairagiste auburn bouscule avec ses fils et son angoisse. la nausée fermente en lieu clos. il avance la croix pour la scène de torture, il respire comme s'il se clouait des fouets. s'émiette encore la vieille trame et l'on panse toutes les machines.



PROVOCATION ARRIERE-PLAN

*donne-moi ton sale amour
en spectacle
comment peux-tu
je pourrais oublier
le grain de ta peau*

perdue cette indigène réclame des géants
et cet attentat de l'étreinte vaut bien qu'on la tue
l'instant du rose traîne sa misère
et sa texture lui cherche des verrues.
adieu speakwhite qui ne la concerne pas
comme un isolant qui morve, ils t'ont trop chanté pour ne pas
[se regarder.

le bébé-paresse s'accouche violent
prêtresse ou sacrifiée
comment échapper au cloître de ses lèvres
de l'aisselle s'insère une gouttière linguale
sur le mur des photos génies
s'étale plein vent
le couvre-lit de l'Hôtel Dante.
sa clavicule me frôle
le son est plein de pissenlits
« Come down in my pants »
mais le taureau s'était enfui et la fille dut jouer les deux
[morceaux

du numéro érotique
transfuge de manufacture
les petites serax comme des boules à mites
à la pensée

pour elle les flaques d'eau de l'école anglaise miroitaient l'huile
et sa mère marquait à l'encre de chine
son nom sur ses bagages.
Privée de folie.

comment aurait-elle pu prévoir
la couverture imbibée de gaz
le feu qui se détacha d'un coup
comme une vieille peau
même pas du music-hall ou du Fellini
mais une triste expression de ses cheveux longs
qu'un drastique mâle blanc avait viré
d'une pellicule bleue en noir et blanc

Rayées d'un coup ses superstitions-tatous
allées mourir personnelles ses cicatrices
entre l'asphalte et la roulotte
pour que s'enduisent de normalité
ses valises qui n'existent pas

le périple « va de soi »
comme la fille-mère ou l'anneau dans le nez.

la beurrée de pinottes me saigne comme une poignée de larmes,
yeux cernés sur une fragile confession, je me sens la moisissure
[du chien :

« La Semeuse » s'éviscère à la Panique d'un Mur d'Argent ;
l'appareil se fit feu en marge d'une journée qui s'annulait
précoce

j'avais rêvé d'être une fille.

(*Koréphilie*, 1981)

APRES

L'ensemble de textes que nous présentons à nos lecteurs n'est pas une anthologie. Une simple coupe dans la production poétique québécoise d'aujourd'hui, ample et diversifiée.

Le choix des poètes, comme il est dit, a été proposé par Renaud Longchamps et Hugues Corriveau. Le choix des poèmes a été arrêté par « Action Poétique » à partir du travail de Renaud Longchamps et des propositions des poètes.

Les notes bio-bibliographiques ont été rédigées à partir des informations fournies par les auteurs.

Tel, ce choix, nous le croyons, donne une bonne vue sur les réussites et les ambitions de la génération nouvelle, celle des années 70/80.

Nous devons beaucoup à Renaud Longchamps. Le remercier serait trop peu. Ce fronton n'existerait pas sans son amitié et sa passion.

H.D.

NOTES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

- *Claude Beausoleil*. Né à Montréal en 1948. Plus de quinze recueils. Activités de critique. Collabore notamment à « La Nouvelle Barre du jour » et au Devoir.

PRINCIPALES ŒUVRES

- Avatars du trait*. L'Aurore, 1974.
Motilité. L'Aurore, 1975.
Ahuntsic dream. Les Herbes Rouges, 27, 1975.
Le sang froid du reptile. Les Herbes Rouges, 32, 1975.
La surface du paysage. VLB Editeur, 1979.
Au milieu du corps l'attraction s'insinue. Noroît, 1980.
Dans la matière rêvant comme d'une émeute. Écrits des Forges, 1982.
D'autres sourires de star. Le Castor Astral, 1983.



- *Normand de Bellefeuille*. Né en 1950. Textes de fiction et de critique dans diverses revues québécoises.

PRINCIPALES ŒUVRES

- Cas suivi de trois*. Les Herbes Rouges, 20, 1974.
Le Texte justement. Les Herbes Rouges, 34, 1976.
L'Appareil. Les Herbes Rouges, 38, 1976.
Les Grandes familles. Les Herbes Rouges, 52, 1977.
Pourvu que ça ait mon nom. Les Herbes Rouges, 1979.
Dans la conversation et la diction des monstres. Les Herbes Rouges, 81, 1980.



- *François Charron*. Né en 1952. Poète, essayiste, peintre. 19 livres publiés. Nombreuses collaborations à des revues au Québec, en France et en Belgique.

PRINCIPALES ŒUVRES

- 18 assauts*. Génération, 1972.
Persister et se maintenir dans les vertiges de la terre qui demeurent sans fin. L'Aurore, 1974.
Pirouette par hasard poésie. L'Aurore, 1975.

Du commencement à la fin. Les Herbes Rouges, 47-48, 1977.
Mystère. Les Herbes Rouges, 95, 1981.
Toute parole m'éblouira. Les Herbes Rouges, 104-105, 1982.



— *Hugues Corriveau.* Co-directeur de « La Nouvelle Barre du Jour ». Nombreuses interventions dans des revues et des magazines. Enseignant.

PRINCIPALES ŒUVRES

Les Compléments directs. Les Herbes Rouges, 69, 1978.
Le grégaire inefficace. Les Herbes Rouges, 74, 1979.
Rose Marie Berthe. Roman, VLB Editeur, 1979.
Du masculin singulier. Les Herbes Rouges, 86, 1981.
Les taches de naissance. Les Herbes Rouges, 101, 1982.
Revoir le rouge. VLB Editeur, 1983.



— *Rocher Des Roches.* Né à Trois-Rivières, en 1950. Textes publiés dans des revues québécoises, belges, françaises et américaines. Vit à Montréal.

PRINCIPALES ŒUVRES

Corps accessoires. Jour, 1970.
Les Problèmes du cinématographe. Les Herbes Rouges, 8, 1973.
Reliefs de l'Arsenal. L'Aurore, 1974.
Autour de Françoise Sagan indélébile. L'Aurore, 1975.
La Publicité discrète. Les Herbes Rouges, 25, 1975.
Le Corps certain. Les Herbes Rouges, 30, 1975.
Pourvu que ça ait mon nom. Les Herbes Rouges, 1979.



— *Lucien Francœur.* Né à Montréal, en 1948. Poète, chanteur, enseignant. Collabore à des revues tant québécoises que françaises.

PRINCIPALES ŒUVRES

Minibrixes réactés. L'Hexagone, 1972.
5-10-15. Danielle Laliberté/L'Hexagone, 1972.
Snack-Bar. Les Herbes Rouges, 10, 1972.
Les grands spectacles. L'Aurore/L'Hexagone, 1974.
Drive-in. Seghers/L'Hexagone, 1976.
Les néons las. L'Hexagone, 1978.
A propos de l'été du serpent. Le Castor Astral, 1980.
Les rockeurs sanctifiés. L'Hexagone, 1982.

— *Michel Gay*. Né en 1949, à Montréal. Co-fondateur de « La Nouvelle Barre du Jour ». Depuis 1977, secrétaire général de l'Union des Écrivains Québécois. Nombreuses participations à des revues et périodiques.

PRINCIPALES ŒUVRES

Oxygène/récit. L'Estérel, 1978.
L'Implicite/Le Filigrane. NBJ, 1978.
Métal mental. Et cetera, 1981.
Plaque tournante. L'Hexagone, 1981.
Eclaboussures. VLB Editeur, 1981.

— *Philippe Haeck*. Né en 1946, à Montréal, Professeur et critique.

PRINCIPALES ŒUVRES

Nattes. Les Herbes Rouges, 1974.
L'Action restreinte, VLB Editeur, 1975.
Tout va bien. Les Herbes Rouges, 1975.
Les dents volent. Les Herbes Rouges, 39-40, 1976.
La Parole verte. VLB Editeur, 1981.

— *Pierre Laberge*. Né à l'Ange-Gardien, en 1948. Vit à Québec.

PRINCIPALES ŒUVRES

La fête. Jour, 1972.
L'œil de nuit. Noroît, 1973.
La vie du sujet précédé de La guerre promise. Noroît, 1975.
Dedans dehors suivi de Point de repère. Noroît, 1977.
Vue du corps précédé de Au lieu de mourir. Noroît, 1979.
Vivres. Noroît, 1981.

— *Renaud Longchamps*. Né en 1952, à Saint-Ephrem-de-Beauce où il vit. Nombreuses publications et collaborations aux revues littéraires.

PRINCIPALES ŒUVRES

Anticorps suivi de *Charpente charnelle*. L'Aurore, 1974.
Sur l'aire du lire. Les Herbes Rouges, 24, 1974.
Ditactique : une sémiotique de l'espèce. Corps, 1975.
Main armée. Corps, 1976.
Fers moteurs. Les Herbes Rouges, 44, 1976.
L'état de matière. Les Herbes Rouges, 57, 1978.
Babelle 1. Après le déluge. Roman, VLB Editeur, 1981.
Le Désir de la production. VLB Editeur, 1981.
Miguasha, VLB Editeur/Le Castor Astral, 1983.



— *André Roy*. Né à Montréal, en 1944. Critique (littérature et cinéma).
Nombreuses collaborations aux périodiques québécois et français,
notamment. Co-directeur de la revue « Les Herbes Rouges » et des
éditions du même nom.

PRINCIPALES ŒUVRES

L'Espace de voir. L'Aurore, 1974.
En image de ça. L'Aurore, 1974.
D'un corps à l'autre. Les Herbes Rouges, 36-37, 1976.
Corps qui suivent. Les Herbes Rouges, 46, 1977.
Les Passions du samedi. Les Herbes Rouges, 1979.
Petit Supplément aux passions, Les Herbes Rouges, 79-80, 1980.



— *Denis Vanier*. Né à Longueuil, en 1949. Interventions, récitals, scénarios...
Critique de littérature américaine.

PRINCIPALES ŒUVRES

Je. Image et Verbe, 1965.
Pornographic Delicatessen. Estérel, 1968.
Lesbiennes d'acid. Parti-Pris, 1972.
Le clitoris de la fée des étoiles. Les Herbes Rouges, 7, 1974.
Comme la peau d'un rosaire. Parti-Pris, 1977.
L'Odeur d'un athlète. Cul Q, 1978.
Koréphilie. Ecrits des Forges, 1981.



- *Yolande Villemaire*. Née à St-Augustin-des-Deux-Montagnes, en 1949. Professeur. Nombreuses collaborations aux revues. Œuvres radiophoniques.

PRINCIPALES ŒUVRES

- Machine-t-elle*. Les Herbes Rouges, 22, 1974.
Que du stage blood. Cul Q, 1977.
Terre de mue. Cul Q, 1978.
La vie en prose. Roman, Les Herbes Rouges, 1980.
Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel. Les Herbes Rouges, 101-102, 1982.
Ange Amazone. Roman. Les Herbes Rouges, 1982.
Adrénalines. Noroît, 1982.



- *Josée Yvon*. Née à Montréal, en 1950. Collaborations à différentes revues québécoises et autres. Nombreuses lectures.

PRINCIPALES ŒUVRES

- Filles-commandos bandées*. Les Herbes Rouges, 35, 1976.
La Chienne de l'Hôtel Tropicana. Cul Q, 1977.
Travesties-Kamikaze. Les Herbes Rouges, 1980.
Koréphilie. Ecrits des Forges, 1981.
Danseuses-mamelouk. VLB Editeur, 1982.

**JEAN TORTEL
JOSEPH GUGLIELMI
ALAIN PRAUD
ANTOINE RAYBAUD
ANNE PORTUGAL
DOMINIQUE BUISSET
JACQUES JOUET
GUY CHATY
MARC GRINSZTAJN
FRANCK VIELLART**

FEUILLES TOMBEES D'UN DISCOURS

(Fragments)

CYRANO

Non taillée côté nord — parce que c'est inutile et que les lignes cultivées s'arrêtent dans l'ombre — la haie de cyprès s'épaissit à l'intérieur de sa masse abandonnée au hasard, qui s'enchevêtre et se gonfle de vert-noir, celui qu'on appelle précisément vert cyprès. La longue paroi irrégulière désormais (face nord) et comme boursouflée, s'éclaircit par le haut, découpe arbitrairement le ciel, car les troncs, flammes sombres montent inégalement à partir d'un sol toujours plus sec qu'ailleurs, encombré par les sureaux et les ronces. Aiguilles poussiéreuses dont je crains toujours qu'elles s'incendieront. Je vois le côté nord de la haie, tous les verts sont trop clairs autour d'elle, l'avancée en épaisseur qui contredit la grande lancée verticale du long alignement vert-noir, non funèbre, opaque bien que troué par endroits et qui, de loin, paraît recéler quelque mystérieuse fraîcheur. Quand le couchant s'ensoleille la haie est une coulée jaune qui brûle peut-être.

(Ce serait, bien entendu, une seule phrase.)

★

Écriture interrompue (telle qu'elle est nombreuse, aujourd'hui). Et qu'en fait, je m'y complais ici. Elle écarte le souci de la composition, mais elle introduit une autre angoisse, analogue à celle qu'on éprouverait devant des membres déjetés qui remueraient encore et dont certains peut-être parleraient. L'angoisse, celle-là par exemple, est aujourd'hui trop nécessaire pour qu'on n'évite pas de l'appeler.

Cependant on pourrait supposer que l'écriture interrompue serait un phénomène de mimétisme devant la discontinuité reconnue de l'univers physique — et social — et moral, n'importe lequel de ceux que nous vivons. S'il en était ainsi, on assisterait à la retombée de l'écriture dans l'antique fonction d'imitation. Elle réintégrerait aussi l'espace des catégories.

★

Une mythologie de l'objet ? Le tracé de quelque image simplifiée, qui gouverne ? « Mythe, dit Valéry (selon le dictionnaire), est le nom de tout ce qui n'existe et ne subsiste qu'ayant la parole pour cause. »

★

Obélisque, lance, flèche « *contre le ciel* », « *grand clou* », « *lézard renversé qui pique le ciel* », « *pique allumée* » : Cyrano voit, en métaphores qui s'accumulent, le cyprès comme l'objet « *si pointu que l'esprit même ne saurait s'y asseoir* ». Et nulle fesse ne peut s'y reposer, pas plus que sur son feuillage, en aiguilles... Pas plus que ne le peut le langage sur l'objet rhétorique appelé Pointe, laquelle dit ailleurs Cyrano, « *n'est pas d'accord avec la raison* ». Mais la Pointe, un certain « défaut » verbal, reconnaît-il, est l'extrémité acérée du langage, et qui brille ; dont les défauts « *sont purifiés par le feu qui les accompagne* ». Dans ce renversement, Cyrano « force » le cyprès, « *cet arbre fatal qui ne se plaît qu'à l'ombre du tombeau, de représenter le feu* ». Et il est vrai que, non seulement il figure une espèce de flamme, mais encore qu'il est l'arbre le plus facilement incendié, celui qui le premier prend feu, contre la ferme et sur lequel tombe la foudre. Ainsi l'objet réellement vu s'est confondu avec sa métaphore (et c'est pourquoi l'esprit ne saurait s'y asseoir). Les aiguilles de l'arbre dont l'imagination du poète n'ose pas approcher « *de peur de me piquer de trop écrire* » sont véritablement le final, la consommation théorique d'un langage qui s'exerce, la Pointe.

Je voudrais bien (dit Cyrano) achever par le sommet, afin de finir par une pointe ; mais... Je suis dessus une pointe et je ne puis la voir à cause possible qu'elle m'a crevé les yeux. Considérez, je vous prie, comme pour échapper à ma pensée, elle s'anéantit en se formant, elle diminue à force de croître (l'arbre s'amincit en effet en s'élevant de même que l'excès dans la Pointe en abolit l'effet) et je dirais que c'est une rivière fixe qui coule dans l'air, si elle ne s'étrécissait à mesure qu'elle chemine, et s'il n'était plus probable de penser que c'est une pique allumée dont la flamme est verte.

Texte-cyprès ou cyprès-texte ? Si l'objet vu disparaît sous les avancées successives des métaphores, Cyrano est totalement lucide quant à la visée de son écriture et il en mesure exactement les effets. La pointe a quelque chose d'absurde parce qu'elle est un objet qui se double en occupant à la fois deux espaces incompatibles dont elle autorise l'assimilation impossible. La métamorphose est accomplie, le passage d'un espace à l'autre.

Il faut alors reconnaître que mes « *flammes sombres* », d'un peu plus haut, c'était, involontaire ou pas, un cliché de la « *flamme verte* » de Cyrano.

★

L'écriture apparaît : pour se charger de lui ; pour le saisir, l'absorber au besoin. Elle lui impose (dicte) ses conditions. Dire alors qu'elle qualifie l'objet, c'est dire qu'il est devenu sien, ou le sien ; et son souci. (*Mon beau souci* est une des désignations de l'objet aimé.) Cependant qu'à peine contacté il s'infléchit, se plie à l'intention étrangère qui le cherche pour le pénétrer. Il devient par conséquent un corps puisqu'il entre dans l'espace de la soumission au désir. Cela se passe sur la page, quand l'objet : qui, dès cet instant n'est plus que l'objet d'une interrogation, tiré de son lieu propre, de son état de chose certaine, visible en ce qu'elle est, et là où elle est. Il est conduit dans le lieu du dire, et c'est pourquoi peut-être il devient insituable. Manié par le dire il se répand dans la manière-matière : de ce dire ou métaphore, et reprend forme, la forme écrite. Il entame ainsi le trajet qui va jusqu'à sa métamorphose, jugée pourtant invraisemblable. Mais, maltraité depuis la première intervention du regard, l'objet n'est en fin de compte pas *perdu de vue* parce que la seule métamorphose possible est une métaphorisation — et qu'il serait impossible aux yeux de discourir de cette perte « de vue », sinon par le truchement de la métaphore.

MARBEUF

Le système des verticales et des horizontales, des grilles et des globes, oblique à partir de l'œil, et s'ovalise. L'univers regardé est ainsi, qu'il n'y a plus de droites ni de sphères.

Spectacle inversé : l'écriture.

★

Certes, on passe à travers le jour pour aboutir à la nuit, et c'est par la voie de la nuit qu'on arrive au jour. Ce qui signifie seulement que jour et nuit alternent selon une règle naturelle. Mais d'une loi naturelle on tire des symboles. A volonté et sans repos.

★

Pas d'intermédiaire entre le voir et le non-voir. Dans la pénombre, je ne vois pas moins mais autres choses, et tant que des objets sont là-devant. Déformés, métamorphosés, ils inquiètent alors les yeux qui ne les reconnaissent plus tels que le jour les apportait (peut-être arbitrairement). L'angoisse de constater que la chose n'est plus ce qu'elle est, commande de proclamer qu'on ne les voit plus car, au moins, nous ne nous perdons pas dans les trous des métamorphoses. Reste à fermer les yeux pour, réellement, n'y plus voir. Mouvement brusque des paupières. C'est alors que les images affluent de l'intérieur et que nous voyons le rêve. La vision est une opération de remplacement.

Le seizième siècle écrivait les *Blasons* du corps (Scève, le sourcil, la gorge, le front, la larme...). C'est-à-dire qu'il en faisait un objet de significations, en même temps que de jouissance en le regardant allégoriquement, et parce que, sans doute encore, le Moyen Age s'effaçant lentement, il importait moins de constater l'objet, qui n'était pas l'obstacle qu'il est devenu, que de retrouver partout les signes symboliques qui assuraient le rythme d'une explication globale de l'univers. D'ailleurs, le poète faisait résonner l'univers plutôt que de le faire voir, alors que les limites entre les vues et les visions restaient incertaines. Le luth était en même temps que les yeux, avant eux peut-être, une espèce de métonymie de la connaissance sensible, le moyen par lequel l'âme à l'écoute interrogeait les mouvements. Scève, qui donne par une extraordinaire prescience, la primauté au discours des yeux, invite sa belle créature à vivre dans et par la musique qu'elle répand.

Aussi, c'est peut-être un événement poétique et l'attestation d'une rupture que d'avoir, comme l'a fait Pierre de Marbeuf vers 1618, intitulé des stances de constatation, *L'Anatomie de l'œil*. Non plus *Blason*. Marbeuf écrit en même temps que Théophile qui, véritablement, regardait, comme nous le faisons aujourd'hui, le corps. Peut-on ainsi dater les premiers effets de la modernité du regard ?

Je cite le poème d'après le *Trésor de la Poésie baroque et précieuse*, présenté par André Blanchard (Seghers, 1969).

L'œil est dans un château que ceignent les frontières
De ce petit vallon clos de deux boulevards.
Il a pour pont-levis les mouvantes paupières,
Le ciel pour garde-corps, les sourcils pour remparts.

Il comprend trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée,
Et celle du cristal qui nage entre les deux :
Mais ce corps délicat ne peut souffrir l'entrée
A cela que nature a fait de nébuleux.

Six tuniques tenant notre œil en consistance,
L'empêchent de glisser parmi ses mouvements,
Et les tendons poreux apportent la substance
Qui le garde, et nourrit tous ses compartiments.

Quatre muscles sont droits, et deux autres obliques,
Communicant à l'œil se prompte agilité
Mais par la liaison qui joint les nerfs optiques,
Il est ferme toujours dans sa mobilité.

Bref, l'œil mesurant tout d'une même mesure,
A soi-même inconnu, connaît tout l'univers,
Et conçoit dans l'enclos de sa ronde figure
Le rond et le carré, le droit et le travers.

Toutefois ce flambeau qui conduit notre vie,
De l'obscur de ce corps emprunte sa clarté :
Nous serons donc ce corps, vous serez l'œil, Marie,
Qui prenez de l'impur votre pure beauté.



L'œil est gluant. Quand il est une chose nue, totalement livrée au regard, soulevée hors de sa boîte osseuse, le qualificatif monte aux lèvres. Nous pourrions aussi inférer celui-ci d'une Histoire (celle que Bataille écrivit) — mais c'est inutile : il suffit d'avoir vu l'œil, d'avoir tenté de le toucher une fois qu'il a été séparé (insupportables prunelles immobiles, luisantes autrement...) de la bête qu'on tua ; bête lui-même, ni vivante, ni morte, qui palpite encore après qu'on l'arracha (de la tête du mouton par exemple). Et, parce qu'il provoque un inexplicable, intraduisible dégoût (alors que sa *prompte agilité* nous reliait au monde), fascinant toutefois d'être un œil nu, globe visqueux humide qui ne voit plus s'il est vu dans sa globalité, et qu'alors on ne peut plus supporter de voir. Car rien ne vaincra notre répugnance à constater le globe compressible plus ovale que sphérique qui glisse sous les doigts et roule. Dont la viscosité est sillonnée de veinules sanguinolentes. Et crevé comme un œuf, lui qui à *soi-même inconnu* (et certes, il était le seul objet que lui ne pouvait voir), mesurait *tout d'une même mesure*. Flambeau dénaturé qui empruntait sa *clarté de l'obscur de ce corps* dont il est disjoint, le globe gluant est l'œil mort dont il n'est pas question ici. (Mais globe, ce mot lisse et aqueux, son humidité un peu épaisse, doué d'une valeur érotique surprenante).

L'œil que voit Marbeuf est une autre chose. Mais le poète, et toujours dans l'espace rhétorique de 1618, explique le fonctionnement de la machine (avant de la projeter dans l'espace du désir). Son *Anatomie*, étonnamment précise et qui utilise les connaissances biologiques de l'époque, est une constatation (comme d'ailleurs toute morphologie). En lui-même, le mouvement descriptif du texte est baroque (comme est sans doute, et je m'en aperçois maintenant, celui du *Discours des yeux*), puisque l'écriture est celle de l'œil qui *se regarde*, alors que, à *soi-même inconnu*, il ne peut pas *se voir*. Elle est donc maintenue dans la spirale qui la retourne sur elle-même pour en faire un objet enroulé, infiniment contradictoire. Le *château* (l'espèce de construction d'os protecteurs), très baroque bien sûr, où l'*Anatomie* place l'œil, baigne néanmoins dans une espèce de liquidité glauque, qui engue, bien que soit interdite l'*entrée* de la nébulosité naturelle. L'*Anatomie* souligne, d'une des *trois humeurs* est *aqueuse*, que le cristal *nage*, que des *tuniques* empêchent l'œil de *glisser*, en même temps que des *tendons poreux* apportent la *substance* qui la nourrit. La description a quelque chose d'un exposé didactique, très éloigné du déroulement des enchantements naturels et magiques, qui emportaient Théophile ou Tristan — bien que la poésie de Marbeuf soit de même nature. (Marbeuf, on ignore à peu près tout de sa vie ; on sait qu'il fit son Droit à Orléans, et que la mort de sa femme lui fut occasion d'un *chant de triomphe* ; on aimerait pouvoir préciser ses rapports réels avec

les connaissances de son temps. Savoir, par exemple, si comme Tristan, il était copernicien. Il reste énigmatique.)

Mais son texte dépasse le champ primitif de l'œil gluant, comme si l'impression perturbatrice qu'il est, en soi, chose répugnante à voir, n'était pas somme toute, l'essentiel. Et en effet, l'important, je crois bien, est plutôt ceci (que dit Marbeuf) : que l'œil

... conçoit dans l'enclos de sa ronde figure

Le rond et le carré, le droit et le travers.

Le poème, qui déjà s'articule autour de l'objet qu'il ne fait que constater, déjà moderne par conséquent, s'inquiète (il est peut-être à son époque, le seul) des relations que cet objet particulier, l'œil, poursuit avec ceux qu'il est en passe de voir (puisque telle est sa fonction). C'est le problème des apparences objectales innumérables, confrontées à l'émission sans relache des vues. Celui de l'incompatibilité de la ligne absolument droite qu'est le regard issu du bombé, aussi bien avec la courbure ovale du globe émetteur, qu'avec l'épaisseur non géométrisable que ramènent les rayons. Le poème énonce que la faculté de voir se résout dans l'apparition de la *pure beauté*, issue de l'impur et qui n'était pas commandée au départ. Ou bien encore, que la figuration linéaire qui englobe totalement et dans les contradictions (du rond et du carré, du droit et du travers...) l'événement qui est le monde objectal réel, a sa source dans le fait que l'œil est devenu figure à partir de l'enclos de sa globulation ; et que le rectiligne (traits, flèches...), qui est étrangement le produit d'un foyer bombé, diverge à partir de celui-ci et, en quelque sorte, le renverse pour former — ou plutôt déformer le champ du visible, qui se fait et se défait sans cesse, fluide à l'intérieur de son *obscur*. Et que *l'obscur de ce corps*, choses ou espace (« odeur épaisse », comme le qualifiera Jean Paulhan), est précisément ce qui autorise la *clarté* du regard flambeau.

Tirer pureté de l'impur : bien sûr, le corps voit le *pure beauté* qui est elle-même l'œil qui voit :

Nous serons donc ce corps, vous serez l'œil, Marie,

Qui prenez de l'impur votre pure beauté.

Mais est-il loisible de rapprocher la *Marie* de Marbeuf de celle de Théophile, lequel déclarait dans les mêmes années : *Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.*

Et dans ce cas, pourrait-on y voir un hommage indirect, assez lointain, à Ronsard : (*Marie, levez-vous...*) c'est-à-dire un acte d'opposant à l'école malherbienne).

(Explication qui serait séduisante si elle n'était pas contresens, car *L'Anatomie de l'œil* fait partie d'un ensemble, *Le Psaltérion chrétien*, dont le sujet est « la conception de la Vierge sans le péché originel ». La *Marie* de Marbeuf est en fait la « céleste présence » de l'objet de dévotion baroque, « L'unique fleur que le Temps n'endommage » dit-il encore, ou bien « L'Iris », à la fois œil et fleur qui « s'oppose » au monde, « le nuage ».

Mais sait-on jamais ?

★

Certains *instants* indéterminables, du cours quotidien et qu'ils soient regards limités ou irruptions incontrôlables, sont de l'ordre du désir : soit qu'ils soient désirants, ou qu'ils soient désirables. Ils peuvent sans doute être *qualifiés*, c'est-à-dire tirés hors de leur hasard pour être réduits à une sorte de nécessité (que nous appellerions écriture) au cours d'une opération qui détruira l'image obsédante, transformée en figure. Une suite de ratures essaieront donc de déranger les corps visibles pour en faire d'autres corps (des corps autres).

★

L'oripeau d'un regard de cuivre sur la ténèbre réelle du corps.

Regard tendu, soleil rouge magnifique — purifient.

Mais celle qui regarde prend sa *pure beauté* de l'obscur impureté du corps qu'elle voit. (Et celui qui regarde, de son corps à elle) *Nous sommes donc ce corps*. Alternativement ou ensemble.

Mais tout rayon va à la rencontre de l'opaque parce qu'il est émis à partir d'un opaque. L'œil s'adosse au système osseux impénétrable et le miroir au tain, « amalgame d'étain qui sert à l'étamage des glaces ».

Répandre dans le jardin les morceaux d'un miroir cassé, le tain par dessous.

(Ces pages sont extraites
d'un volume à paraître
aux Editions Ryōan-ji)

LUNE DE L'ETE

*dans le ciel bleu d'été
reste de lune en croissant
lumière de l'aube*

(d'après Bashô)

Les yeux délavés de la lune
Minutes et minutes d'herbes
Si je tourne l'ouest tourne
Aussi atomes égarés
Arbrisseaux compendiums de rimes
ou l'arbre qui rime avec marbre
Marmor qu'il fait chaud *atsushi*
Mezza luna ou masque de l'homme
Lune de l'été un pain rond
Et des pins un restant de lune
Bashô *hatsudayori*
De l'été premières nouvelles
A la lumière de l'aube et
Un reste de lune en croissant
D'été *natsu no tsuki*
Tripotant la fleur vacataire
O les lunes les lunes O
Témoignages absents du ciel
Les yeux crevés de la luna
Au mur noir la peinture tache
sur le mur or le soleil bleu
sort dans le bleu le murmure de
plein de mots de roses brunies

de métaphysiques pivoines
Doucement rêvent sur les murs
un reste de lumière chair
surveillant le pêcher sans fleurs
Bave de l'octuple nuage
de fleurs et de brume voilé
matsu wa hana yori
un cheveu tombé par hasard
dans le miel et le soleil qui
brille pour rien comme le
baiser des étoiles pour rire
Les forêts d'étoiles de Prynne
la bouche ouverte qui lit and
Mouth open open field and sky
gulping the landscape before them
dans le creux adorable du
relié mur soleil montagne
Murmure le morceau de ciel
bleu couleur la plus répandue
ce qui coupe du vers fait suite



And looking down then
It is no moon to be seen
in the sky, or
scattered rising
of sun



Là la page tourne c'est tout
il ne peut pas c'est gris j'ai bu
le vent chatouille le jeune arbre

Fins de vers la terre herbe tourne
égarée de rimes de marbre
ATSUCHI de l'homme pain rond
de lunes nouvelles de l'aube
en croissant vacataire ô ô
du ciel la lune et la tache et
la peinture bleue de murmures
de roses finies ou pivoinés
sur les murs de lumière chair
sans fleurs de l'octuple nuage
de brume tombé par hasard
et le soleil qui comme rire
and sky before them adorables
murmure et glace répandue
Fait suite j'ai bu le jeune arbre
joue les chenilles de nuages
Qui longent Stonefield Avenue
Et détachent la prairie d'herbe
Vermine fantôme d'été
Ivres de vin et de sanglots
à fesses blanches pentes douces
Le paysage a mal au cœur
d'un rossignol invisible ou
le vent mémoire de métal
de Bashô Prynne Kikaku
à l'ombre des fleurs déflorées
est un traité de poétique
comme ces vers gais et badins
Foukou souffler *Rô* pavillon
FOUKOURO l'aimable *hibou*
across into the upper air
or picking a rat on the field
the moon in the dawn faint and white
all the milky quartz of the sky
ce lait du ciel à votre bouche
Rose et branchée sur le soleil.

CHEMIN DES DAMES

(*extrait*)

Coquetterie dans l'œil des fauves
Nous nous sommes vus la peur
Le besoin de métèques nous nous
Sommes vus enfants d'une tranchée
O difficulté de dire
Ce qui nous en est resté la suffisance
La malveillance le sang immobile gelé
Le silence n'est pas toujours blanc
Le silence est une succession de gels translucides de portes dans
 la faim de lunettes noires pour se repentir de hoquets du
 roman perpétuel
Cathédrales meublons les orgues de Staline
Parlent tes feux nouveaux Jérusalem
Ombre de son ombre dame blanche désert
Nous nous sommes vus lumineux Machiavel
Avait raison enfin de nous drapé
Comme un cyclope en bonnet de nuit
Débonnaire les mains pleines d'onguents
Dans une mandorle bleue
Nous nous sommes vus sans suffisance sans bien veillance sans
 bienveillance nous nous sommes vus dans l'écume rejetée à la
 départie de la mer sous un faisceau d'algues qui faisaient
 les villes les vertus acquises
Noirs comme des hussards abstraits comme des
Pompieri
 Et pour un peu de ce désastre à force
Extrayant la loi couperosée la saveur
Arbalète du vent nouveau
Tendue au ciel d'Uccello

Genou de la bête première Coquetterie charmants usages et
rétention de nos humeurs nappe à nappe comme de trop
lourdes huiles comme la liqueur des mille floraisons de mille
ans de marivaudage sous le vent sous le vent

Le silence est le feuillet des tumultes il en circonscrit la pâte
avec des grâces d'hoir signant

Son reflet de casque bronze cuir bouilli

Masque de Pantalon d'Arlequin pleur glacé

Enharmonique

Là où notre cœur recuit

Fronce l'ombrelle de sultanes

Chair plus aimable que la vie il s'en

Fallait que l'on s'acharne

Après la sœur de nos minuits

Fleur confite dans l'œil des chats

Soupir de la rude éphémère

Emouchant

Tout ce qui de flamme a nom en musique

Disputant la poutre aux insectes

Et par jeu dans le jus d'orange les filles

Leurs talons les filles pleines

De jasmin et de haine les filles

Debout sur leurs hauts talons disent

A plus soif la loi des pères

Coquetterie les fauves s'ils parlaient rompaient en nous le silence
de l'herbe s'ils cavalcadaient nos cathédrales énervaient à
mort nos reposoirs

Comme enfants nous nous apaiserions

La mer avec toutes ses chaînes

L'armoire où ranger ses rasoirs

Le lit des sanies des sommeils vains des apprêts

Sans gloire

Là où nous carbonisons

Pour des forêts mythiques sans rien dire

Sans rougir même de nos songes de la hideur de nos songes
singeant le demeurant de l'amen ce qui n'a pas de fin ne peut
être songé le casque mou le casque à pointe la baïonnette de
la fin du temps

Et même la cloche immobile
 S'ils parlaient jetaient leur nasse sur nous
 Sortaient des vitraux hasardant le plomb la myrrhe
 Craquant leur baigneur rose indien
 Il en va de l'esquisse noire il en va de la voix
 Génuflée comme au pied des fauves
 D'une apnée qu'on ne vit jamais
 Comme on tombe avant dans la boue criant
 La litière la sucrerie comme on tombe rizière
 Astrakhan jumelles jugulaire
 Clairon sans nom automatique
 Chef-d'œuvre d'ouvriers pacifiques fiers
 Comme l'océan bleus comme l'horizon
 Au service de la fin du temps l'ouvrier clairon gisant sous la pierre
 des larmes le béton des alarmes le fer armé des haleines des
 sueurs des urines retenues par le rendement la pyramide des
 treizièmes mois conquis de haute lutte
 On a bâti à Douaumont des amygdales
 Pour qui n'en avait plus on a cordelié
 Des croix partout érigé ce qui n'a plus lieu
 Sans rougir sans trembler comme Uccello
 Tourne le cul lunaire des chevaux
 Il pleut des morts c'est la cerise
 Qu'on déguste après les rameaux
 Blanchissant sans dents sans crise
 Sans chevaux sans chaleur plus de fânes
 Plus de roseaux plus de châtaignes plus de filles
 Troussées commodément de dos
 Dans un berceau de marécages de bocages
 D'arbres d'hiver d'été Il y a des filles sages
 Sur le bordel des étetés

Ce mauvais tour qu'on joue aux masques
La saveur l'hyacinthe froid le feu des yeux
La chasse et le cerf trop vieux
Chaleur comme on dit de la peur chaleur
Salive chargée d'armistice
Langue lourde de plâtre
Chaleur il y avait un interstice entre l'intestin des leurs
Les nôtres couraient la faveur on croit mourir
C'est le rêve d'un acrobate comme le silence vient sous la patte
 qui a trop mangé comme l'ordre fait métropole comme le
 danger comme l'art et ses hyperboles tu te drapas tu t'échap-
 pas dans le verger d'Eole
Où le vent vrai te rattrappa
Satrape des effusions molles
Chien pour une heure les appas des ronces des
Termitières ont grippé le cœur d'Harappa
Bien trop de temps avant notre ère il y avait
Des chamans on mangeait des tartes de terre
Le vent vint qui tout décapa
Que ne sommes-nous l'œil du masque
Le noir dans le blanc et l'inverse
Bout trapu comme un béret basque
Que n'avons-nous la chair ça manque
Aux oranges de l'acrobate l'idée lui fuit par tous
Les pores même la cloche
Soupire qu'il y a du tanin
Dans le bois du plus pâle vin
Dans l'ordre hérité dans la nasse
Le bien chante comme un serin
Bordé de litres folles
La chasse découpant l'Astrée porte
En soi tout le génie du soir
Où se mange la bête morte
Car nous mangeons le fin de vivre nous mangeons en nous la
 seconde fibre et le restre avvenu nous voit Ce marbre qui
 nous fait tombe
La chose a des couleurs de soie
On mangeait des tartes de terre on levait dans le silence des tours

pour mourir vrai à nu sous le bec de vampires incestueux
 nos amis nos frères
 Il y avait de l'ivresse en ce Manhattan-là
 On voudrait être béret basque mais le masque
 A du vautour la gorge nue
 Comme une pucelle à la mode
 On tournoie c'est une pensée le pied
 Fourchu la barbe-code le désert
 Un endroit écarté des vergues des mâts
 Des cordages un débris de pleurs des décorations
 Des fleurs il y va du silence
 Sur Douaumont il y va de l'intestin
 Chef vous teignez de pourpre vos semelles
 Mais vos selles font un dessin
 Bleu comme l'horizon dit-on
 Nous ne savions rien de De Thou
 Son col ses ronds de jambe sa chemise
 Il vient des fleurs dont on s'irise
 Au bosquet du pied-bot traçant
 S'ils parlaient s'ils disaient la boue de la mer toute la mer dans
 leurs yeux gris bordés litrés Debussy et Renoir ou des qua-
 drilles des bourrées des branles la boue des villes en campa-
 gne des forêts perdues des pierres singulières
 Cultures dont on se lavait bec rafraîchi
 Organes sous semence bleusaille des chemins
 Perte comme aux étoiles le nombre grandit s'amenuise
 On mangeait les hommes les bêtes des hommes le cuir des bêtes
 le cuir d'hommes uniformes reproduits dans l'eau saumâtre
 on poussait le chef avant
 Pour le refaire
 Dans un transcontinu de capes serpillières
 Dans l'aurore des rats leur iris
 Estampé de faim ivre de pluie de suicide
 L'ennemi couleur de l'ardent l'ennemi gaze
 Soulevant ses basques chef interdit d'orchestre
 Masque de misère nez de truie
 La trachée redouble la gorge l'acier raréfie le maintien le tien
 le mien sont cors de chasse les yeux comme des nautilus

on perd le temps de cet astre
On met en carte l'urine la sueur déjà les paramètres
Efficaces combien la chaussure tient peut-on rêver dans l'eau
que crache-t-on quand on suffoque y a-t-il de l'été ou seule-
ment des mouches calculez le carré du ténia extrayez la
racine de l'égout
Dites si le tube s'échauffe
Plus ou moins si votre langue bout
Votre langue au fil d'hexagone caramel
Et nougat cassoulet d'ombre jaune
Bouillabaisse et fleur coraliennne
Marchez pour voir le degré d'arc
Selon quoi se font les empires soit une spire
Un courant colonne montante colonne morte
Etablissez la différence de potence
Chargez le sel d'un gag ou d'un gag-moins
Nourrissez-vous qu'est-ce que vous sentez
Comment vous ombrez-vous à cru à blanc
Cherchez le centre dormez au septentrion
Tête au ponant tête au levant levez-vous debout assis marchez
l'ardoise droite réorbitez votre œil pendant cherchez la
clavicule sinistrez-la le rugby est un jeu de filles dans ce vent
Couchez-vous recouchez-vous sapajous
D'un maître mobile
Trouvez la voie qui vient du livre qui retourne
Marchez droit marchez courbe trouvez la chaleur
Démontrez-la
Donnez le change à vos humeurs

MUR : GEOLOGIE 1, 2, 3,

Une planimétrie granuleuse un froittis d'érosion coulis d'ombres dans l'usure de couleurs vieilles une détrempe de limon une poussière meulée le loess d'une doline d'une moëre de soleil et de temps haut-fond d'air houleux battu d'air et de pluies meulières insatiables d'user des surfaces rudes d'ameublir une écorce coriace les assises fragmentaires les joints leurs jongs forcés où la pierre trime comme un bœuf de rizière un attelage de chiens fourbus mauvais la pluie et l'air liment des crêtes battent une écume rebelle creusent les ravines de terres mauvaises craquèlent des vallées mortes lits des bras morts de méandres divagants fosses des barrages et déluges labours de sédiments défoncés coulées de talus froissés mascaret de grenaille de pierre une brèche brassée de marée meulière dans les ornières immenses du reflux circulaires insatiable d'user tranchants ou coulées qui s'affrontent se combient effondrent des jetées de fragments clastiques des terrils accumulés de matériaux d'aires turbulentes du tumulte d'une prise de temps brassés de remous sédimentaires dégorgeurs un coq mauvais insatiable de tuer hérisse son courroux de fureur d'or rouge sur la proie qui l'égorge meurtrière soubresaut giclant du feu de sang rouge étent d'une sciure d'une chaux d'une fumée acide d'un sable de grès et schistes des éclats dispersés d'une strate foliée d'un calcaire brûlé des rouilles d'un minerai du grain sigillé d'un granit d'un brûllis de sima ou de sial meulés d'une migration des minéraux éventé: d'un silicate arraché des gradins et bancs en étages sur des versants de dépôts de terres jaunes attisés de vent une mer de sécheresse qui abrase une côte immergée ses rias des falaises effondrées ou accores les glissements de failles à l'estuaire de pentes molles une mer meulière insatiable d'affouiller crepi couches cumulées nappes de couleurs de chaux passée de soudes abrasées des glaises friables ou banchées feuilleté de contrées creuses lit de sables roses le couchis affaissé d'une Mer Morte d'affouiller fractures fosses froissées de la pierre craquelée chevelu des joints et fissures l'entaille des rivières sahéliennes l'éclair de sécheresse d'un lierre de fracture et d'éclat du crépi des couches de litage et des pierres d'arase un écorché d'anatomies et de faciès de pierres coïtes ou bétons les figures dépôts transports flottants des pierres arrachées des matières triturées tumulte des pierres malaxées pierres paysannes pierres ouvrées cendrée de scories ou minéraux purs d'îles Cassitérides ou des côtes d'Ophir lessivés de charrée céleste d'air et gel d'un soleil qui les meule de la cendre blanche des couleurs exsangues du grain poudréux d'un midi inarrêté de Sahel strette de musicien féroce sur un Memnon murmurant sa dispersion de fumée chanteuse dispersée à tous les airs la clef des chants tournants dans la fumée d'une disparition fredonnée un air d'airs ouvrant porte des effacements menace insatiable d'ailleurs et de rapt passant sans corps ombre d'une migration du sel à la surface du Sahel de plaine rouge ou blanche gorgée de chaud et de roc gavée de sec et crayeux grège et ocre lamelles du spath qui éclatent par endroits craquent au travail de déperdition de nue jour après jour des figures changeantes au fil des jours et des ères et des marches des marées du sec sur les pâturages et les jardins les paysages d'incendie cendreur du minéral

Un rétable de géologie des hourdis d'argiles à silex parmi la modénature de chaînes et de bandeaux l'appareil de briques son essentage de rayures d'ombres d'un feuillage labile Aniqâ de plumage réverbérant un carnaïeu d'ocres bruns et roses avec ses raies d'enduit de craie l'effusion d'un kaolin sur un crépi un mortier de chaux qui moie sur la tranche des boutisses en épi en damier cette tapisserie du fugace et du minéral de reflets de plan d'eau et d'une bande d'air blanc sur le lit d'un remplissage et d'une pierre calcaire à nu ou jointoyée sableuse ou talochée d'empreintes des coups d'outils au maillet d'une lumière frissante sur l'affieurement des décharges des géologies du sol pierreux au soubassement de silex de galets éclatés des moellons rougis d'oxydes bruns d'un charbonnement de lichens de sévices de nuits gélives de soleils d'une patience démesurée de grés et granits des schistes d'un roux vert d'un brou ferreux d'un soufre d'un argile d'ocre violente attisée d'eaux et d'ombres balayée du feu de solstice affaîté à rabattre les transhumances perdues du matériau leur débouché aveugle dans les retenues du mortier le sec de l'enduit les bandeaux d'une brique ses carrés d'oxyde d'ocre et orange grisé de terre d'ombre les lignes de refend verticales chaînes droites ou d'angles les encadrements les figures la cerce d'un cercle ou oblongue d'ove l'orthogone tosançe le damier l'épi la chaîne le bandeau le cadre l'équerre le lit l'arc et l'arche l'assise la voûte le remplage le quinconce le bossage l'angle de l'arase et de pierre d'angle le contrefort ou l'arc-boutant ou le mur de terre banchée pesant contre la marée ou avalanche du matériau la crue du sédiment la décharge des violences erratiques dans les cuves tonnantes du glissement des plaques les migrations cristallines la retenue d'un synclinal de durées la capture d'un polder par digues et chenaux écluses et barrages jetés et drains tunés et turcies fascines et traverses chevaux de frise l'ingénierie d'un mantar les briques de boues alluvionnaires d'un siggourath de Babylone l'érosion des dunes sur les consonnes rouges et violettes de pierre-levée d'une inscription hymiarite la dyke du bétel ou du Deir le grés veinuré au grain de bois lie de vin sur les épannelages troglodytes et les portes du désert au soleil long qui bat d'ouest le sable tournant un feu de sel sur les remparts de signes et rites sigilles et figures auriges serrens d'un pacte violent de ruses et de sites indomptés d'Arabie pétrée ou des gorges et lits tumultueux d'un Igharghar aride de fournaise en puits d'ombre à la margelle de pierre de sangs mêlés raziée d'eaux rapaces jusqu'à la brèche d'un miel sauvage dans sa falaise de feu rouge la faille d'un Sik qui trempe dans un paradis d'eaux vertes de rais d'un jour griffé d'émeraude et de menthe ou citronnelle une treille d'oiseaux le geste de harratine sortie de l'ombre assignée pour l'accordaille paume contre paume dans les jardins sous la tutelle violente des caravanes de l'Erg « entre et mange nous partagerons la douceur » le jardin murs au cordeau la séguia fleurant la pulpe dans l'écorce qui fuse par la fente son ombre de sève mouillée une luisance mauve de suc et d'ombre une lueur d'herbe humide griffée d'un raï de jour d'eaux vertes une passante de clarté sur une raie de jour sa hotte de linon et d'herbes des lavandières de jardins où l'eau gerbe l'écume des bains des lessives étoffes crues contre des remparts de toub les gours les tatouages du tapis invisible au transparent sombre du visage d'argile

Un lit de briques de champ sur lit de tourbe la montée des végétations charbonneuses de la terre les champs de la rouille travailleuse atélér potager des chimies du temps des corrosions actives des enzymes fabricateurs des cuisines en train ou anciennes avec les traces noires ou farineuses sur la croûte des cloques de chaux vieilles fumées des réactions acides ou sulfureuses des cratères d'une ébullition de pyrites coulée cimentée de mousse d'oxyde écume au versant de ce lit de temps qui peine charbonne une serpillère de scories minutieuse contient l'irruption du magma l'incandescence des forges du mica et du porphyre ravaude un crassier de machefer et silices comburés les coulées des rouilles du temps ferrugineux retenu dans la peine longue du travail sans jour ainsi la rouille appelle apaise la fureur des pierres découvertes calme d'argile chaule la violence pyrite le désarroi sédimentaire fait tas des casses du temps ses moteurs désossés aux entrées de galeries désaffectées détache plaques et terrils sur les roulements et l'arbre de l'excavatrice les plateaux du pont-roulant le bras d'une pelleuse gorgé de terre inerte godet et wagon éloigne les forges du temps d'une sépia vieille des taches de rouille jaune sur des encres de planches de livres vieux les lisse un doigt aveugle de vieux hanité de lecture ancienne d'oubli avide scrutateur des traces mangeuses du grain des histoires dessinées et rumeurs arches et voix inusables à traverser l'usure grise qui les meule à refaire retour surface de frais et jour ainsi la rouille corrode et lie attaches et signes lignes de ce lit de briques les rails de ce ballast de calcaires fumés les déjections de la nappe de charriage où le mur dégorge strates déchets conchyliés chlorates pressée de curure et d'aliots purée d'enzymes du temps décharges d'un tout-venant de ballast ou la draille d'une tranchumance d'alevins ou de gnous ou les talus d'éboulement des galeries et carrières d'amiante ou d'ocre ou la chaussée des strates élipidées l'embase d'une architrave in-terrompue qui pend dans son ciel de jachère d'un tout-venant de blocs ombrés de formes anciennes sigillées de l'encoche des circonstances ondes d'éthers d'abysses des fosses de magma ou de mers houleux de gravitation et poussée aéroïthies de dépôt sédimentaire ou cataclysme rangement d'une armada de spinnakers retour d'une transalantique du temps fouettée des grains là-bas des labours de mers fumantes là-bas des grésils d'hiver démesuré d'énergies libres des houles houleuses des vortex des vitesses de galaxies désenchainées la rouille les range rouge attaches et pierres siries des météorites sillons des tournolements des gazères de nébuleuses des tourbillons d'Andes et Rocheuses sous-marines les lignes de ce lit de brique les écumes du temps une mer qui crache ses copeaux moulons de laine grise et rouille empoussièrè d'un coton d'eau et sel la jetée à la pointe balayée le pier distoqué la digue battue d'un roncier d'écume d'une mousse épaisse aux ornières circulaires du reflux le suage d'un maëlistrom d'un plâtras noirci d'une remontée de boue de crue dans un delta ruille de mousse d'un miellat de fumagine d'un champignon ou d'un lichen de pierres signes figures traces de transdurées minérales sème le lit de l'éclair étale enlèvement des planètes mers emportées éloigne une Aigues-Mortes sur des ragades de sablières où paissent l'oyat maigre des troupeaux de maisons basses d'âtres noirs d'une vieille dernière tricot et psalmodie de lèvres édentées éplucheuses du temps et des noms d'embarqués avant le tremblement dans sa robe grise qu'elle appelle ses invisibles masques troués du feu d'yeux rouges d'orifices des bouches blanches des carrières d'un Pompéi d'embruns et nébuleuses elle au chaudron de teintures charbonneuses ou terreuses d'oxydes et pigments du temps le mur là fabrique et territoire des espaces routiniers de la folie possible

DEUX SINGULIERS VALENT UN PLURIEL LE MASCULIN L'EMPORTE SUR LE FEMININ

Les trois textes, ici, ont été écrits séparément par Anne Portugal, Jacques Jouet et Dominique Buisset en vue d'une lecture, à partir d'un « démarreur » choisi en commun. La lecture s'est tenue le 23 avril dernier à la bibliothèque municipale de Ris-Orangis.

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

Anne PORTUGAL

ou

LE MASCULIN L'EMPORTE.
SUR, LE FÉMININ.

par (le coteau et le coteau) et (le vallon et le vallon)
par (la ronce et la ronce) et (le buisson et le buisson)
par (le jardin et le jardin) et (la prairie et la prairie)
par (la flamme et la flamme) et (l'eau et l'eau)
elle va partout courant volant
toujours plus prompte que la lune
(un rubis et un rubis), (présent de la nuit, présent de la nuit)
tachent (son habit d'or, son habit d'or)
et là résident (sa senteur et sa senteur).

il court la forêt sauvage et la forêt sauvage. Il court (sauvages)
la forêt et la forêt. Il court la² forêt² sauvage².

Il court s s ssssssss.

Elle en fait son délice et son délice. Elle en fait son délice deux fois.

Elle en fait délice et délice : le sien et le sien. Elle en fait délice délice.

et jamais il et elle ne se rencontrent dans le bosquet puissance deux, dans la prairie et la prairie, ou au bord de la fontaine,

claire en facteur commun, sous l'étoile pailletée, multipliée par deux, sans que des querelles divisées par eux deux éclatent, et son lutin effaré et son lutin effaré, chacun pour soi, vont se cacher au creux de, au creux de (la cupule (du gland)²)².

elle dit : quelle vision j'ai eueses quelle vision ?
comment sont arrivéesées cettécette chose chose tout et toute ?

toute ?

il dit : prends-moi la main et la main, ma reine !
demain, rapatrié.e.s, je et je danserons une deux danse triomphale une deux.

Querelle

O rage ! O tourment ! toi et toi te distraient à mon dépen, mon deux dépen ! si tu tu étiez courtois, si tu tu aviez de l'honnêteté, toi toi ne me feriez point tant de serment, serment ! affre ! affre ! Ne porte portez pas à la nue nuez mon double attrait alors qu'au fond du cœur tu tu me détestez, j'en suis sûre ! vile entreprise, tu tu suscitez par ta ta moquerie, les lazzo-lazzo ! O cruel le décombre ! O cruelle la décombre et la catacombe ! Rien que pour t't'amuser !

L'amour véritable a toujours connu cette traverse en duplicata, c'est un malheur constant, inséparable de l'amour, autant que la pensée bouchée double, le rêve réversible, le désir géminé et la repro du pleur, qui font cortège à la triste affection.

je dois chercher ici une goutte de rosée et une goutte de rosée, dit-elle ;

je dois chercher ici une (goutte, goutte) de rosée, dit-elle ;
Oh de rosée, de rosée, une goutte, une goutte ! dit-elle.

Assise auprès de moi sur (le sable et le sable) et (le sable et le sable)

jaunes de Neptune

je et elle regardions le bateau marchand et le bateau

voguer sur les flot/flot
riant de voir comme la voile-ci, la voile-là
se gonflaient, engrossée-ée-ée-ée
par (s) le vent frivolan.

il dit :

tu t'es insinuée dans mon imagination par mille présents, divisés
par deux, soit cinq cents bracelet bracelet de ton cheveu
fourchu, en demi arc la bague, bijou bijou, devise de ce côté de
la frontière, double brimborion, bouquetquetbou, friandise pour
une seule bouche, qui sont d'un grand crédit.

elle dit :

mon beau taureau, je te le jure, par l'innocence de la colombe
colombe de Vénus, par tout ce qui enchaîne l'amphicœur et bénit
l'amour puissance², et aussi par tout le serment en simple, violé
par l'homme hypocrite, plus nombreux que le mot alter ego
jamais dit par la femme et sa duplicité, demain, en vérité,
et à l'endroit que tu m'assignes, je te retrouverai.

Envoi

Très ému²⁴, chaque gen assemblé chaque gen assemblé pleu-
raient.

Ah non, ce ne sont pas une larme salée ni une larme salée que
j'ai méritées.

A la calende grecque, à la calende grecque, renvoyez la/la.

Le peintre fait cela si bien : le ciel bis pour notre épousaille
&pousaille.

Dominique BUISSET

Le Livre dit :

« le masculin l'emporte sur le féminin »
l'affirmation vaut un souhait :
que le masculin l'emporte sur le féminin !

comme parfois, plus objectivement :
que le meilleur gagne !

il n'est pire meilleur que celui
qui l'entend de lui-même
il n'est pire payeur en année morte
que le sourd

Il dit aussi, le Livre :

« deux singuliers valent un pluriel »

mais, si, ce soir, moins de deux femmes *lisent* et que
plus d'un homme en *fait* autant, on voit que moins de
deux valent un pluriel, et que plus d'un ne le vaut pas !
Comment donc le masculin l'emporterait-il, ici, sur le
le féminin ?

vieilles peurs d'indétermination
fuite en avant... catalogue...

è questo...

être ou ne pas régulier
le verbe et le vers on y compte
d'accord qu'il y ait des règles
ordonnancières de l'échange avec
veille au grain vrai le bon usage
qu'à l'ivraie veille le bon grain
braves gens sur vos oreilles
dormez la langue en la gueule pliée
le bonnet le plus si possible tiré
sur les lèvres que d'entre les dents
des momies la bandelette en binette cherra

qui est-ce que tu préfères, le masculin ou le féminin ?

— « heu, ben, les deux... »

voyons, cela n'est pas de règle
il faut choisir
prendre chaussure à son pied
et s'y tenir sans le lever
quant à danser de l'un sur l'autre,
il ne faut pas y penser, c'est un péché !

A en croire du bruit, l'entreprise
est contre nature à d'autres de s'adresser
et n'envisageable que sous l'injonction d'une règle
car il y faut le moins sortir de soi qu'on peut

un interrupteur : — « qui est *soi* ? »

— si c'est vous, mon vieux, débrouillez-vous !
si c'est l'Auteur, on n'en sort pas, il ne fait que
retourner la chaussette pour en exhiber les trésors
de son moi

l'interrupteur : — « mon *soi*... »

— son *moi* ! ... il en tire pour nous avec subtilité
toutes les nuances des sentiments, des mouvements
de l'Ame qu'éprouve l'Homme en Soi

l'interrupteur : — « il n'y a pas d'homme en soie,

pas d'homme en soi,... la règle n'est plus que ce qu'elle est :

« les seules règles universelles sont les lois du pays
aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres »

à ce titre, tant va la règle à l'usage qu'à la fin elle change
à la guerre comme à la grammaire
le plus valeureux des singuliers ne vaut pas un pluriel

être ou ne pas régulier
n'importe ! — qui s'en soucie ?
de peu l'habit pourvu que le moine
il coure il coure le froc aux dents
au feu d'adieu bouquinistes et bouquins
aux frissons suffit la Muse
hérétique et perverse proposition
qu'une ivresse n'irait qu'avec le flacon !
la langue aux orties cependant trempée ravigote
le sang n'en roulerait aussi que mieux sous la peau

qui est-ce que tu préfères, le masculin ou le féminin ?

— « heu, ben, le pluriel... »

voyons, vous mélangez les catégories !
le masculin et le féminin sont des genres
le pluriel est un nombre
il ne faut pas touiller les nombres
ni surtout mélanger les genres
chacun d'ailleurs doit suivre le sien
comme son nombre

malheureux les sans-vaisselle
comment prendre plaisir à la casse ?

malheureux les libres de tout
car ils n'existent pas

mal dits soient-ils faux rebelles au sens :
d'où pourrait-il leur venir ?

malheureux le plan sans caillou
où ne bute le pied ni la langue
quel plaisir d'y danser ?

bienheureuse la règle
qui suscite le manquement

bienheureux l'interdit
car il induit en tentation

bien dit soit l'ordre du discours
car il prête l'oreille à la faute

bienheureuse la faille
où s'insinue la fiction

être ou ne pas régulier
n'importe qui s'en soucie
qui n'est pas attaché du poignet
au commerce du temps ?
d'autant de rois à la chaîne
à bon marché nous voilà cousins
quittes les astres et leurs grands levers
du moment qu'astronomique mégote la pointeuse
on y court on y court monnayable le signe
affiche la valeur d'échange au revers

qui est-ce que tu préfères, le masculin ou le singulier ?

— « oh, la barbe...

le féminin pluri-elles

pour soi bâtir l'indivisible
tout un chacune y prétend
mais la chose du monde la mieux
prétendue s'en contente

buée soi l'impartageable
d'où naîtrait-il que de l'échange en règle ?
mais, dans nos mains, tous les jours, sortant du vieux, du neuf,
d'où naîtrait-il que de changer les règles de l'échange ?

quant à deux et deux,
ils sont quatre.

Jacques JOUET

une femme
et un homme
étendus

étendus : leur point de colle
à ces antipodes

un homme
et une femme
morts

un vivant
et sa belle mort

un vivant
et sa belle
mort
s

une vivante
et son beau
étendus à l'ombre

des amours.
une paire vaut un temps

des morts, dans
en ce pluriel que de singulières un homme et une femme étendus
du cœur de métastases assassine masculin abusif ?

belligérant qui fait le fort

féminin
masculine

une vivante et un .belles. mort

l'accord
fêlé

une femme
et un homme
étendus séparés : leur écartement et non

un homme

homos

et une femme

On forme le masculin des noms en retranchant un e muet à la forme du féminin. Ex. ourse devient ours, amie devient ami, marchande marchand, marchande de soupe marchand d'soup'.

ECART

Il est des pays
 et les montagnes rocheuses
 des lointains
où je n'ai pas
marché
 et des terres d'Asie
 des tiers
où ils n'ont pas
mangé



CES LIGNES

J'écrivis ces lignes en juillet
déjà, juillet si loin
ces lignes si proches
j'uillai d'un coup
ce trait lumineux du temps
derrière
j'avril aujourd'hui lentement
(on croit)
Au bout de l'an voyageur
ces lignes

et commence la nuit du futur
si vite devenue joue
terne ou brillant
selon



REFLET

Le serum vif
est ému
jusqu'au reflet
et le rhum
est muet
pourtant

TRAVAUX

- « 8 heures passées
à charger
convoyer
décharger des caisses de biscuits jus de fruit alcools
divers
destinées aux collectivités (écoles hôpitaux coopératives
et comités d'entreprise) des départements
de la Seine
Seine et Oise
Seine et Marne
Val d'Oise
Val de Marne et
Yvelines. »

- « On trace une croix de couleur une couleur par
département
puis on inscrit
à la craie
les initiales de la ville. »

- « Simple lieu
de triage Rien
n'y reste
plus d'une nuit. »

POEMES

Ta forme a cessé d'être
absente sous l'écorce

tout le trajet du sang
y coule sa main nue

à nouveau ta venue
détourne le silence

pour le repli de moi
en sa dissolution.



Nous sommes deux parlant
l'évidence nouvelle

à jamais corps perdus
ensemble séparés

du tendre dénouement
cependant mitoyens

à toujours familiers
de l'incarnat des nuits.



Tenons nous hors des mains
hissons nous hors d'étreinte
d'atteinte ce matin

comme la langue le
verrou se remet à
tourner dans la grisaille

dans le juste mitan
de son lit de cailloux
un baiser nous ravit

entrons nous rencogner
reptiles sous la langue
au non lieu-dit des monts.



La terre se repait
des pailles de sa loi

aux tables des scories
elle est vite assouvie

parfaite en peu de mots
sous le couvert des nuits.



Pour enfin se pencher
sur son ombre malade

la terre tournerait
la nuit autour d'une autre.

QUANT AU HASARD

Etre habité d'une « divine flamme » et « ses ongles ronger », voilà au seizième siècle, on le sait, qui d'écrit un seul et même poète : entre « inspiration » et « travail », la disjonction ne va décidément s'opérer qu'au dix-neuvième siècle (en incontestable liaison avec le fait que le travail, consacré socialement à toute autre fin, se trouve alors pleinement disjoint de quelque activité créatrice que ce soit, cette disjonction entre inspiration et travail disjoignant également chacun des deux en tant que valeur, chacun des deux devenant valeur double, ici positive et négative là) et de cette radicale opposition va naître une double idéologie esthétique, idéologie essentiellement « bourgeoise » du travail, idéologie « anti-bourgeoise » essentiellement de l'inspiration (quel que soit le drapeau que puisse arborer l'une comme l'autre). Aucune pratique, on le sait, ne saura jamais correspondre à cette disjonction, la contradiction entre inspiration et travail restera toujours pour toute création poétique une irréalité : Valéry avait beau s'étonner, devant les brouillons de la *Saison*, de voir que Rimbaud corrigeait, Rimbaud pas plus que Valéry ne pouvait disjoindre en réalité ce qui était conquis méthodiquement de ce qui était « donné par les dieux ». Cette double et même idéologie aura donc été vaine et le vrai lui est antérieur, mais elle aura pour résultat que le retour à l'antérieur n'est possible à présent qu'en pleine conscience, obligatoire étant à présent cette question : en quoi inspiration et travail sont-ils nécessaire unité, en quoi, si différemment qu'ils puissent procéder, sont-ils la double et même condition d'un seul avènement, celui de cette parole où parle enfin, et pur, le propre poétique ?



« Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » : la fameuse réponse affirme avant tout, loin de l'immense surface anecdotique, à quelle fondamentale profondeur doit se poser justement la question. Si « toute Pensée émet un coup de dés », ce coup de dés est-il libre, indépendamment absolument de l'être qui le lance, ou reste-t-il absolument lié à la circonstance en laquelle l'être l'a lancé ? Si toute pensée est émission, cette émission est-elle sans émetteur, sans origine autre qu'elle-même, est-elle « néant musicien » ou reste-t-elle émise elle aussi par un être en qui toute pensée a son origine ? Et l'émission proprement poétique, est-elle libre parole obéissant à ses seules lois ou reste-t-elle ce dit fortuit, cette diction d'un instant d'un être, cette dictée en lui conjoncturellement, cette parole de rencontre ?

Il n'y a pas poème de la rencontre, on le sait, d'une plus profonde pureté que celui trop connu peut-être de Baudelaire :

A UNE PASSANTE

*La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;*

*Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.*

*Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?*

*Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !*

Qu'est-ce qui fait que poétiquement origine est cette rencontre-ci ? Cette femme est le bonheur, certitude absolue, en un même instant trouvé et perdu, mais pourquoi dans la foule cette femme-ci, mais pourquoi elle absolument ? La réponse, on la sait : la beauté passagère du deuil, c'est pour Baudelaire enfant celle d'une mère (« enfant, j'aimais ma mère pour son élégance ») inéluctablement perdue à peine retrouvée, à peine veuve, à peine toute à lui que déjà remariée avec un autre — et cette passante en son éclair, c'est le fulgurant résumé du passé, l'instantané de toutes les maternelles « minutes heureuses », auquel succède, en ce tutoiement interrogatif, le résumé d'une autre intime et poignante interrogation, d'un autre appel ensuite interminable.

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !

Avec cet admirable vers (le seul peut-être uniquement fait d'adverbes) se produit en effet le double mouvement d'arrachement à l'espace, à l'ici de l'anecdote, et d'enfoncement vers le cœur du temps, vers l'à jamais vécu et vivant à jamais, vers l'enfance aux « années profondes », et double également, transfert accompli, se fait la parole, à la fois toujours parole à cette femme et parole à jamais d'enfant :

O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

l'apostrophe insensée à la fugitive est reproche amer, grief désespéré, plainte sans illusion de l'amour trahi — interminable appel de l'enfant à la mère, appel simplement restant en souffrance, à la fin, sur un verbe au temps double, au temps d'ici et de bien loin d'ici, au temps réversible, au temps éternel (1).

Atteindre et délivrer d'un coup cette violence éternellement d'une parole possible, est-ce le fait de la rencontre uniquement extérieure, en tant que telle spectaculaire, ou serait-ce le fait également de l'invisible rencontre intérieure ? Il faut recourir à Baudelaire encore, à son inévitable CYGNE où dans un premier temps, celui du regard, le cygne apparaît mais pour se figer en spectacle, en mythique représentation, la rencontre extérieure advient mais sans rien atteindre et rien délivrer de l'intime profondeur, la rencontre a lieu sans être rencontre, où dans un deuxième temps, celui de la pensée, à nouveau le cygne apparaît mais pour céder place à la figure enfin féconde, à l'infiniment féconde Andromaque, éternelle enfin métamorphiquement : dans LE CYGNE, au sens plein du terme, il n'y a qu'une rencontre et c'est la rencontre intérieure. Or vous, Andromaque, vous au bord de ce petit fleuve où respandit

L'immense majesté de vos douleurs de veuve,

vous êtes la même évidemment que cette passante

Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,

et de même qu'elle s'enfonce en ce « jamais peut-être », en cette éternité d'un bonheur pour toujours depuis toujours passé, de même une et multiplement la pensée avec vous se retrouve éternellement vouée

*A quiconque a perdu ce qui ne se rétrouve
Jamais, jamais,*

certitude absolue, avec elle autant qu'avec vous, que ce qui est perdu, ce l'est irrémédiablement et c'était le bonheur : rencontre, Andromaque l'est intérieurement au même titre qu'à l'extérieur la passante, elle est le même enfoncement dans le temps, la même enfance atteinte et la même parole, amour plaintif, bonheur amer. Que ce soit instantanément comme avec la passante ou qu'il faille, après le spectacle du cygne, attendre longtemps que le « vieux Souvenir » revienne et décidément devienne Andromaque, à peine la rencontre a-t-elle enfin lieu que pleinement elle-même est enfin la parole poétique, à même enfin de tirer « l'éternel du transitoire » : on le sait, « le génie, c'est l'enfance retrouvée à volonté », volonté de ne jamais renoncer comme de ne jamais se satisfaire avant d'avoir atteint, d'avoir délivré la parole profonde.

Il n'y a que hasard, mais le hasard n'existe pas : s'il n'était pas rencontre nécessaire, il ne serait pas, s'il ne signifiait pas cette nécessité de rencontre, il serait sans signification. Cette nécessité est poétiquement celle de l'être absolu, c'est innombrablement lui seul, si morne soit l'attente ou fou l'effort, qui fait enfin la rencontre aussi bien de cette femme-là que de ce jeu-ci entre syllabes et vide, entre mots et blanc, rythme et silence — et le coup de dés, c'est le seul être qui l'émet qui lui donne à la fois présence et sens. Considérer la rencontre, extérieure parfois, toute intérieure ordinairement, comme le principe en fait de la création

poétique, au fond c'est convenir qu'en soi elle n'est rien : l'être créateur l'est absolument, l'imaginaire est sa propre origine (2).



Au cœur du temps la parole poétique elle-même en soi n'est rien que sa propre possibilité — la rencontre la réalise : immédiate et longuement processif, franche et secret, inspiration et travail, ce qui pratiquement fait leur unité, réciproque vérification, c'est ce devoir d'une délivrance en toute pureté de la parole originelle — et le signe de la délivrance, et la preuve de l'accomplissement, que l'initial soit fulgurance ou pure proposition formelle, il n'en est finalement pas d'autre, on le sait, que le total assentiment profond. « Tout poème est de circonstance » affirmait Goethe, assuré qu'il était aussi qu'en toute circonstance un seul et même être se définissait, démon profond, propre absolu : la parole poétique a sa vérité en elle-même en tant qu'elle est réellement même perpétuelle identité, même éternité temporelle.

Maurice REGNAUT

(1) *Autrement dit plus d'un poète a pu traiter le thème, il est clair que Baudelaire était seul à même d'en faire ce poème à la profondeur intensément pure.*

(2) *Que le coup de dés, chez Mallarmé aussi, soit lié absolument à l'être qui le lance, en témoigne un livre exemplaire : André Vial — Mallarmé : tétralogie pour un enfant mort — José Corti — 1976.*

REVUES - NOTES

Simulacres n° 0 (Bd Cauchy, 2 bis, 5000 Namur, Belgique). Ce n'est pas la naissance d'une revue, mais l'annonce d'un changement... Dans cette livraison, les nouveaux animateurs se présentent à travers leurs textes et affirment vouloir laisser la place à d'autres voix dans les numéros à venir.

Ex n° 1 (Diane Kolnikoff, 7, rue Gaston-de-Saporta, 13100 Aix-en-Provence. Une revue bien mise en pages, bien illustrée contenant outre un « Essai de pensée adogmatique » dû à Gleb Urman, un autre essai sur « l'ex-communication de la psychanalyse » d'Alain Didier-Weil, des textes, pour l'essentiel en prose de Jacques Kolnikoff, Geneviève Mouilland-Fraisse, Sylvia Ostrowiecki, Marcel Cohen et Léon Chestov.

Archipels, mars 83 (137, impasse de la Cauquière, 83140 Six-Fours). Une quarantaine de pages pour Daniel Biga. Quelques courtes études et des extraits de textes de Daniel Biga et des inédits.

Carte Noire n° 1 (Action culturelle Provence-Méditerranée, av. Marx-Dormoy, Théâtre du Rocher, 83130 La Garde), place sa raison d'être dans le seul plaisir de la lecture, de la rencontre et de l'échange : textes et notes de lectures.

La Sape (Résidence de la Vènerie, 18, av. de la Vènerie, 91230 Montgeron). N° 1 de la nouvelle (?) série autour de Pierre Dalle Nogare (deux études et des inédits), Philippe Fouché-Saillefest, Jeanne Benguigui, Michel Méresse et Antoinette Jaume-Boyé.

Luvah n° 2 (Arcier, 25220 Roche-lez-Beaupré). Quarante pages sur le thème de la nuit avec des contributions de douze auteurs différents.

Alidades n° 2 (39, quai de Valmy, 75010 Paris), illustrée par des photos de Geneviève Zimmermann, une belle revue, bien faite et variée. Dans ce numéro, des textes d'Odysséas Elytis (traduits par Anne Greuchet), de Danielle Auby, d'Anna Akhmatova (traduits par Christian Rignet), de Pierre Dhainaut (très beaux), de Christine Givry et Gérard Le Gouic...

L'oriflamme n° 4 (BP n° 137, 75828 Paris Cedex 17). Un cahier de quatre pages qui se veulent « littéraires et pamphlétaires pour un renouveau ». Une revue généreuse, un peu confuse.

Le temps des poètes n° 5 (7, rue Henri-Poincaré, 75020 Paris), quelque chose comme l'album photo (on songe parfois à un *Jours de France* pauvre) du milieu littéraire... Heureusement, il y a quand même un certain nombre de textes intéressants.

Sépia n° 6/7 (B.P. 158, 75227 Paris Cedex 05). J'ai déjà eu l'occasion de signaler cette revue féministe de poésie qui propose ici un passionnant interview de Régine Deforges, un article sur les troubairitz et de nombreuses pages de poésie, le tout rythmé par les photos étranges d'Irina Iouesco.

Poésie 93 n° 10 (J.Y. Lesage, 4, allée Alexis-Carrel, 93110 Rosny-sous-Bois), une petite revue présentant huit poètes divers et le bilan d'une année de poésie dans les écoles du Blanc-Mesnil.

Plein-Chant n° 13 (Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente) : Pierre Boujut, Jean-Jacques Reboux, Jean-Pierre Otte... On sait la curiosité de

cette revue pour les personnages étranges. On ne sera pas étonnés de voir présenté un nommé Lutterbach, « professeur de marche et d'exercices physiologiques, hygiéniques et confortables » parmi d'autres courtes études et notes de lectures.

La revue n° 15 (5, impasse Bardos, 33800 Bordeaux), numéro spécial sur la poésie : Pierre Seghers, la poésie pré-islamique, la poésie des instituteurs, etc., le rapport n'est pas évident, mais pourquoi pas !

Tartalacrème n° 26 (M.H. Dhénin, 15, rue de Beaubourg, 77340 Pontault-Combault) : Cummings (traduit par J. Demarcq) ; Alain Frontier (une étude sur Cummings), André Roy, Maurice Von Zytricki, Yak Rivais (des fablettes basées sur une déformation de proverbes, un peu à la manière d'Eluard...), Hubert Lucot. Des dessins de Joël Frémiot et une photo de Marie-Hélène Dhénin.

Cahiers bleus n° 27 (Logis de la folie, 2, rue Michelet, 10000 Troyes) : voix et mains de femmes : textes et illustrations de quarante femmes très différentes. Un dossier dédié au peintre Grégoire Michonze récemment décédé et un long extrait d'une pièce de Janucz Korczack : *le sénat des fous*.

Sud n° 46/47 (62, rue Sainte, 13001 Marseille) : Jean Rousselot selon les modes de présentation coutumiers de cette revue. Aussi, le tome 1 d'un numéro spécial du colloque de Cerisy sur la poésie : Clancier, Guillevic, Tortel.

Prométhée n° 51/52/53 (O. Prour, BP 166.10, 75463 Paris Cedex 10) : vingt poètes que je ne connaissais pas et quelques chroniques.

Le Pont de l'Épée n° 79 (La Bastide-d'Orniols, 30630 Goudargues) sacrifie à la tendance actuelle de certaines revues à confondre revue et recueil. Dans ce numéro, on nous offre le « bestiaire » de Jean-Louis Maunoury, plus quelques notes de lectures.

Courrier du centre international d'études poétiques n° 154/155 (C.E.P. Bibliothèque royale, 4, bd de l'Empereur, 1000 Bruxelles). Deux études, une sur le poète néerlandais Hans C. Ten Berge, l'autre sur le poète suédois Gunmar Ekelöf.

Enfin, un assez grand nombre de recueils intéressants : *Un lièvre explosa* de Guy Chaty aux éditions St-Germain-des-Prés ; *Sous un ciel de marbre* de Dagadès aux éditions Laurence Olivier Four ; *Inventaire de la douleur* de Guy Darol (éditions Vrac), quelque chose comme une longue poésie romanesque... ; les « poèmes » en prose de Pierre Autin-Grenier : *Histoires secrètes* (Laurence Olivier Four) ; *L'homme dans l'art* d'Yves Bergeret et *Labours de lumière* d'Alain Déchamps aux Cahiers du confluent ; *Je parle d'un pays de vent*, anthologie de poèmes sur le Nord publiés par la société de littérature du Nord (au fait, est-il besoin d'un prétexte aussi éculé pour publier de la poésie?...), un ensemble assez varié d'auteurs depuis Brûle-Maison (XVIII^e siècle) jusqu'à des contemporains comme Pierre Dhainaut ou Joël Gaïl ; *Quarante polars en miniature* de Charles Dobzynski la gageure réussie de réaliser une poésie détournant le fait divers qu'elle prétexte dans la densité et l'intensité d'un monde de cruautés étrangement tendre (Rougerie) ; *Exprès* de Michel Butor (Gallimard), sept groupes de sept textes contenant chacun trois ballades disent assez le souci de rigueur et de construction de Butor qui a su élever, par l'extrême richesse d'inventions formelles qui fait

de chacun des textes un texte inspirateur, l'écrit de circonstance au niveau de la plus haute exigence poétique ; l'*Anthologie arbitraire d'une nouvelle poésie* d'Henri Deluy (Flammarion), une anthologie de parti-pris volontaire ne retenant dans les vingt dernières années que les trente poètes dont l'écriture semble, pour l'auteur, avoir modifié le rapport même à l'écriture poétique. Enfin, pour ceux que l'écriture baroque attire, signalons aux éditions du Seuil, la traduction et la présentation par Bénito Pelegrin de l'ouvrage *Art et figures de l'esprit* publié en 1647 par Baltasar Gracian et qui est quelque chose comme la théorisation illustrée et argumentée de l'écriture baroque.

Jean-Pierre BALPE

« UN SIECLE EN DEUX DECADES » : UNE ANTHOLOGIE
DE *BURNING DECK* (1961-1981)

Une anthologie (U.S.A.) de la liberté et de la qualité. Méprisant chapelles et camps adverses. L'œuvre de Rosmarie Waldrop et de Keit Waldrop. Poètes américains et parisiens aussi bien. Amis de Claude Royet-Journoud et de Anne-Marie Albiach, de Edmond Jabès, de Jacques Roubaud... Inimmenses lecteurs et traducteurs. Vivant à Providence (R.I.), 71 Elmgrove. Figurant dans le n° 56 d'A.P., *Poésies U.S.A.* et dans *Vingt poètes américains*, Gallimard, 1980, pour ce qui concerne Rosmarie. D'abord, fondant une revue *Burning Deck* en 1961, puis gardant ce label pour leur collection où, depuis vingt ans, se succèdent les meilleurs de la poésie U.S. Citons Robert Creeley, Louis Zukofsky, Robert Duncan, Leroi Jones, Robert Kelly, William Bronk, Jackson Mac Low, Harry Mathews, Ron Silliman, James Camp, Larry Eigner, George Tysh et Anthony Barnett, anglais qui ne figure pas dans l'anthologie...

Vive *Burning Deck* !
casting

*a word
in the eyes of
insatiable*

can't you find her ubiquitous body ?

The *ubiquitous body* of Rosmarie and Keith's poetry.

Joseph GUGLIELMI

SONNETS

Salomon CERTON

(Vers leipogrammes, 1620)

Second Alphabet, Y.

Muse, conseil ; lequel il me faut prendre
Pour reposer. Le frais, l'ombre ou le vert
Que ce ruisseau, ce bois, ce pré ouvert
Me veut donner, me fournir, & m'estendre.
Son cours, son ombre & son herbage tendre.
Est-il trop froid, trop noir, trop découvert ?
Parle bien tost, car la fraischeur se perd,
Le vert fannit, l'ombre ne veut attendre.
Mais quel besoin de reposer si près,
Et, pour si peu consulter, si le frais
Si l'ombre, ou si la verdure m'est bonne
Vois-tu la ville où nous mettrons à fin,
Sans que ruisseau, ne bois, ne pré, nous donne
Lieu de repos, nostre entrepris chemin ?

Adrian de GADDOU

(L'Hermitage, 1573)

Vous qui faites l'amour (pi.is qu'on a pris ce terme
Du courtisan Romain, plustost du piémontais)
Si dante ,si petrarque, arioste, ou bembe ont voix,
Il feut fait devant vous long temps ja, je l'affirme :
Si tost que l'aurez faict (de grâce) qu'on l'enferme,
Qu'il égratigne plus tant de peuples, & Rois,
Et le faictes sans dards, sans arc, & sans carquois,
D'une estoffe pesant qu'il tienne en un lieu ferme :
Je m'estonne, parfois, veu qu'amour vous tourmente
Comme de faire amour chascun tant se guermente,
On en faict à milliers (comme on dit) tous les jours,
Faire des ennemis sont choses évitables,
Et faire tant d'amours, les causes peu durables,
N'en faites poundièu plus, il n'est que trop d'amours.

action poétique

Numéros
disponibles

32-33 VLADIMIR HOLAN.

38. (*Formule « poche »*.) POETES POPULAIRES CHINOIS, trad. et prés. par M. Lot. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES.

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI.

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch.*

41-42. « TEL QUEL » et les problèmes de l'avant-garde.

44. (*Nouvelle formule.*) DU REALISME SOCIALISTE.

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit).

Supplément au n° 53. — VIETNAM.

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre.*

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer.*

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve).

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POÈTES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.

78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...

79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.

80. LANGUE MORTE : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz.

81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ? : Andréa Zanzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.

82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN, Nicole Brossard, NOUVEAUX POETES DES U.S.A., E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.

84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : SONETS BARROCS : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.

86. AMOUR AMOUR (poèmes, études, proverbes, locutions, montages, sonnets, aphorismes, etc...) : Sandor Weöres, M. Broda, Quevedo, Flamenca, P. Lartigue, J. Tortel, Gaspara Stampa, J. Thibaudeau, J. Todrani, G. Jouanard, C. Adelen, M. Benabou, H. Deluy, Khlebnikov, Maiakowski, Théophile, Boisrobert, Le Petit, Giorgio Baffo, Veniero, Jodelle, S. Yurkievich, N. Naderpour, M. Leray, Y. Boudier, Bonaparte, J.-P. Balpe, Liliane Giraudon... (37 F).

87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD : Interventions, textes, poèmes, études, notes, dessins, photo de : A.-M. Albiach, A. Barnett, D. Cahen, M. Couturier, J. Daive, H. Deluy, F. Ducros, L. Eigner, C. Faïn, Adolfo Fernandez-Zoila, J. Frémon, P. Getzler, L. Giraudon, R. Groborne, J. Guglielmi, R. Guglielmi, E. Hocquard, E. Jabès, R. Laporte, F. de Laroque, R. Lewinter, C. Minière, B. Noël, J. Ortner, M. Pleyne, J. Roubaud, J. Tortel, A. Veinstein, K. Waldrop.

88. POESIE-PERFORMANCE : John Cage, James Joycs, E. Blum, E. Jandl, Kroutchonykh, Maiakowski, Aigui, Brossa, De Grot, P. Lartigue, D. Berlioux, Ch. Rist, M. Ronat, P. Lusson, L. Robel, Cl. Grimal, M.M. Prudon, Gil Jouanard... Et : H. Lucot, A. Coulange...

89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heissenbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Friessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TORTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarding, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES. Et : Jean Todrani, M. Regnaut..

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an	(4 n ^{os}) France	140 F	Etranger	200 F
2 ans	(8 n ^{os})	250 F		380 F
Soutien	(4 n ^{os}) (8 n ^{os})	500 F		1.000 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

CCP action poétique, 4294-55 Paris.

Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bols n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LIRE

- JEAN TORTEL : Les solutions aléatoires - *Ryôan-Ji*.
- STEPHANE MALLARME : Œuvres complètes 1 - Poésies - *Flammarion*.
- RICHARD MILLET : L'invention du corps de Saint Marc - *P.O.L.*
- MARTINE BRODA : Tout ange est terrible - *Clivages*.
- ITALO CALVINO : Comment j'ai écrit l'un de mes livres - *Bibliothèque Oulipienne*.
- BERNARD NOEL : La chute des temps - *Flammarion*.
- BERNARD NOEL : Poèmes 1 - *Flammarion*.
- JUDE STEFAN : Suites slaves - *Ryôan-ji*.
- ANTONIN ARTAUD : Œuvres complètes XVIII - *Gallimard*.
- DOMINIQUE GRANDMONT : Ici-Bas - *Temps actuels*.
- PETER KRAL : Le surréalisme en Tchécoslovaquie - *Gallimard*.
- E.E. CUMMINGS : 95 poèmes - *Flammarion*.
- JEAN-CLAUDE RENARD : Par vide nuit avide - *Fata Morgana*.
- JEAN-MARIE GLEIZE : Poésie et figuration - *Seuil*.
- RILKE. PASTERNAK. TSVETAIEVA : Correspondance à trois - *Gallimard*.
- ARMAND OLIVENNES : Hautes œuvres devant maman et le multiple - *Caractères*.
- CLAUDE FLEOUTIER : Le tango de Buenos Aires - *Lattès*.
- IN'HUI, n° 0, consacré à Gertrude Stein, encore.

Henri DELUY

L'ANTHOLOGIE ARBITRAIRE
D'UNE NOUVELLE POÉSIE

1960-1982 : trente poètes

*Présentation, notices bio-bibliographiques
et de très nombreux inédits*

Anne-Marie ALBIACH — Gérard ARSEGUEL — Danielle COLLOBERT — Michel COUTURIER — Jean DAIVE — Robert DAVREU — Michel DEGUY — Henri DELUY — Jean-Charles DEPAULE — Marie ETIENNE — Jean-Pierre FAYE — Dominique GRANDMONT — Joseph GUGLIELMI — Emmanuel HOCQUARD — Geneviève HUTTIN — Alain LANCE — Bernard NOEL — Georges PEREC — Marcelin PLEynet — Pascal QUIGNARD — Lionel RAY — Jacques REDA — Maurice REGNAUT — Jacqueline RISSET — Denis ROCHE — Paul Louis ROSSI — Jacques ROUBAUD — Claude ROYET-JOURNOUD — Bernard VARGAFTIG — Alain VEINSTEIN.



Postface de Jean TORTEL



Editions Flammarion



60 francs